

@

Joseph BRUCKER

Benoît de Goès
missionnaire voyageur
dans l'Asie centrale
(1603 - 1607)

Benoît de Goès
missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

à partir de :

BENOÎT DE GOÈS
missionnaire voyageur dans l'Asie centrale
(1603- 1607)

par Joseph BRUCKER (1845-1926)
biographie

Revue *Études*, 1879, A23 série 6 tome 3, pp. 589-612 ; 678-695.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
août 2015

@

p.589 Benoît de Goès n'est pas un inconnu dans l'histoire des voyages et des découvertes géographiques. De nos jours, le père de la « science de la terre » au sens moderne, Karl Ritter, a rendu un loyal hommage à « cet héroïque Frère de la mission des jésuites en Indostan, qui fut chargé de la tâche difficile de frayer et d'explorer la route continentale, alors complètement inconnue, de l'Inde au Catay par Caboul, Kachgar, Yerken, Aksu, Khamil (Hami) ¹ ». De plus, Ritter a consacré plusieurs pages de son *Asie* à élucider la route de notre voyageur. « Nous essayons », dit-il à ce propos, « *pour la première fois*, de porter sur la carte cette route remarquable, restée jusqu'à présent incompréhensible et inexpliquée ². » En cela, l'illustre géographe s'est fait quelque illusion ; car, bien avant lui, dès 1667, l'érudit père Kircher avait tenté de fixer l'itinéraire de Goès sur une carte de l'Asie centrale et orientale ³. Il est vrai que cet essai, qui donnait d'une façon assez approchée la direction générale de la route, était très imparfait dans le détail. La savante discussion de Ritter n'a pas éclairci toutes les obscurités ; mais, à sa suite, d'autres géographes éminents n'ont pas dédaigné d'étudier de nouveau la relation du Frère jésuite ⁴. C'est p.590 surtout en Angleterre et en Russie qu'on lui a fait cet honneur : on sait quel intérêt s'attache, pour ces deux pays, aux recherches sur la géographie de l'Asie centrale, et que de questions brûlantes sont ici étroitement liées avec la question scientifique. Depuis lors, l'émulation des deux grands peuples qui se disputent l'hégémonie politique et commerciale dans l'Extrême-Orient a produit une succession rapide de reconnaissances hardies, d'explorations savamment organisées, qui ont

¹ C. Ritter, *Asien*, t. I, 1^e sect., § 22, p. 218. Il revient sur le voyage de Goès, au tome I, 2^e sect., § 29, p. 362 ; t. V, liv. III, 1^e sect., § 5, n° 2, p. 391, 503-506, et ailleurs.

² O. l., t. V, p. 503.

³ Ath. Kircher, *China illustrata*, part. II : Tabula geodoborica itinerum a variis in Cataium susceptorum rationem exhibens. (Anvers et Amsterdam, 1667).

⁴ Il faudrait surtout nommer [M. Henry Yule, Cathay and the way thither](#) (Londres, 1807). Mais nous n'avons pu consulter ce savant ouvrage.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

fait peu à peu la lumière sur les traits principaux de la région intermédiaire entre l'Inde anglaise et les possessions russes d'Asie centrale. Il ne faut plus maintenant chercher dans la relation de Goès beaucoup d'informations qui aient échappé à tant de voyageurs.

En revanche, il sera toujours intéressant, nous semble-t-il, de voir comment les découvertes contemporaines confirment les observations du modeste pèlerin de 1603.

Le voyage de Goès est de ceux qui méritent de n'être pas oubliés, même après les brillantes expéditions des Bures, des John Wood, des Shaw, des Hayward, des Gordon et des Trotter, des Fedchenko, des Semenow, des Kostenko et des Przevalsky. On exalte avec raison le courage qu'ont montré avec des fortunes diverses tous ces hardis pionniers de la science géographique ; cependant la plupart n'ont fait que répéter une petite partie du voyage de Goès ; et l'on jugera, par le simple récit qui va suivre, si le Frère a trouvé devant lui moins d'obstacles que nos contemporains. L'ensemble du chemin qu'il a parcouru, de Lahore, dans le Pendjab, à Sou-tcheou, sur la frontière de Chine, en passant par Kaboul, Talikhan, Yarkand, Khamil, peut être évalué sans exagération, à près de 4.000 kilomètres ; et tout ce chemin il l'a fait à travers les pays les moins propices aux voyageurs, l'Afghanistan, la Boukharie et le Badakhchan, le plateau de Pamir, la Kachgarie et le Turkestan oriental, le désert Gobi.

Mais l'expédition de Benoît de Goès n'est pas remarquable seulement pour la longueur et la difficulté de la route. Ce qui la rend surtout digne de figurer à jamais dans les annales de la géographie, c'est qu'elle a été poussée au milieu de contrées et de populations jusque-là presque entièrement ^{p.591} inconnues ; c'est qu'elle a fait, pour ainsi dire, une brèche lumineuse à travers les épaisses ténèbres qui cachaient encore à l'Europe le centre de l'Asie.

À la vérité, le voyageur jésuite avait été précédé sur ce terrain dès le XIII^e siècle, par le célèbre Vénitien Marco Polo ; sans parler des bouddhistes chinois dont les pèlerinages de la Chine à l'Inde, du IV^e au XIII^e siècle, n'ont été connus que de nos jours, grâce aux efforts

combinés des sinologues et des géographes ¹. Mais ce n'est pas méconnaître la vraie valeur des récits de Marc Pol, que d'affirmer qu'il en est résulté peu de profit pour la géographie proprement dite, en ce qui concerne l'Asie centrale. Il n'y a qu'à voir les cartes composées d'après le livre du voyageur vénitien, par les meilleurs géographes du XVI^e siècle, Mercator, Ortelius et d'autres. On y remarque déjà, quoique plus défigurés, la plupart des noms de villes et de pays qu'offre la relation de Goès ; mais dans quel désordre ils se présentent à nous ! Positions relatives et positions absolues sont également éloignées de la réalité. Et si on se reporte au texte même de Marc Pol, on est forcé de se dire qu'il était difficile aux cartographes d'en tirer meilleur parti ; car, toujours piquant et instructif dans ce qu'il « conte » des merveilles de cent cités et provinces diverses, Marc Pol ne s'est pas préoccupé de donner à ses souvenirs un arrangement méthodique. Par exemple, après avoir parlé successivement de *Balaciam* (Badakhchan), de *Pamier* (Pamir) et de *Cascar* (Kachgar), il ramènera son lecteur, sans le prévenir, de 800 kilomètres en arrière, à *Samarcan* (Samarkand). Il en est résulté que les géographes, qui par les Arabes connaissaient vaguement la situation de Samarkand, mais ignoraient totalement celle de Kachgar, ont placé cette seconde ville dans le voisinage de la première, non loin de la mer Caspienne, et puis lui ont adjoint, pour rester conséquents dans l'erreur, tout le pays dépendant de Kachgar, c'est-à-dire Yarkand, Khotan, Aksu, etc.

p.592 Goès, au contraire, sans être un savant et sans songer aux exigences de la science, s'est appliqué de son mieux à rendre son voyage utile au progrès de nos connaissances sur la Terre et les hommes ; et il y a réussi, croyons-nous, d'une manière très remarquable. Avançant à la manière des *découvreurs*, ses compatriotes, il tient un journal exact et détaillé de sa marche. Il y

¹ [Fa-hian, *Foe koue ki ou Relation des royaumes bouddhiques*, traduit du chinois par Abel-Rémusat](#), avec notes complétées par Klaproth et Landresse. Paris, 1836, — Hiouen-Thsang, *Histoire de sa vie* et [Mémoires sur les contrées occidentales](#), traduit par Stanislas Julien, accompagné d'un Mémoire géographique de M. Vivien de Saint-Martin. Paris, 1858 ; — Bretschneider, *Chinesische Reisenden im Mittel Alter nach West-Asien* (dans Petermann, *Geogr. Mittheilungen*, 1875, p. 377), et autres opuscules du même auteur.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

note jour par jour la longueur des étapes, la nature de la route, les noms des localités et des pays qu'il touche ; et, à ce propos, on remarquera la fidélité avec laquelle ces noms orientaux sont transcrits. Une de ses lettres montre qu'il s'efforce de marquer les distances, non seulement en journées de marche, mais encore en *cosses* ou en milles ; suivant toute vraisemblance, il n'a pas négligé de relever les directions, bien que l'indication ne s'en retrouve pas dans ce qui a été publié de son journal. Les peuples divers qu'il a rencontrés lui donnent lieu de faire plusieurs observations importantes pour l'ethnographie.

Malheureusement le *Journal* de Goès ne nous est point parvenu tel qu'il l'avait rédigé ; nous n'en avons que de maigres débris. En effet, quand le Frère eut expiré au terme de son voyage, à Sou-tcheou, le précieux document fut mis en pièces par les marchands mahométans, et les compagnons chrétiens de Benoît ne purent qu'en sauver des lambeaux qu'ils portèrent au père Mathieu Ricci à Pékin. C'est avec ces fragments, rajustés bout à bout, et à l'aide des souvenirs de l'Arménien Isaac, qui avait été le fidèle compagnon du Frère, de Lahore à Sou-tcheou, que le célèbre missionnaire composa la relation insérée dans ses *Mémoires* publiés par le père Trigault. Les restes de l'héritage de Goès ne pouvaient tomber en des mains plus pieuses et plus intelligentes. On ne s'attendra pas, néanmoins, à ce que le père Ricci ait toujours pu reconstituer le sens et la suite des fragments mutilés qu'il avait sous les yeux.

Dans bien des endroits il a dû y renoncer, et laisser là une partie des manuscrits du Frère. De plus, nous pouvons montrer dans sa rédaction des inexactitudes assez notables, qui ^{p.593} ne sauraient provenir de Goès : ainsi par exemple, une étape au moins (celle qui a eu pour terme Djelalabad, en Afghanistan), est transportée hors de sa vraie place ; plusieurs des chiffres indiquant la durée des marches et des haltes doivent être inexacts, surtout en ce qui concerne le voyage de Lahore à Kaboul et le séjour dans cette ville. Peut-être faut-il regretter que le père Ricci, ou quelque autre après lui, n'ait pas purement et

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

simplement publié ce qui restait des notes du Frère voyageur, en laissant au progrès des études géographiques à y mettre l'ordre et la liaison. De cette façon, du moins, il est vraisemblable qu'on eût conservé plusieurs observations intéressantes, que le père Ricci a dû négliger et auxquelles il serait facile aujourd'hui d'assigner leur place dans le voyage.

Quoi qu'il en soit, le récit compilé par le fondateur de la mission de Chine est la source principale, sinon unique, de tout ce qu'on a écrit sur l'expédition de Benoît de Goès. Remarquons, cependant, qu'il existe quelques autres documents. Durant son voyage, Goès a trouvé moyen de faire parvenir à ses confrères de l'Inde au moins quatre lettres, dont deux datées de Yarkand. Nous n'en possédons que des extraits, trop courts, publiés par le père Guerreiro dans ses précieuses *Relations* et que le père du Jarric a traduits en français ¹. Le père Ricci lui-même reçut à Pékin une lettre que le Frère lui écrivit de Sou-tcheou ; elle a pu aussi lui servir de guide dans la recomposition du journal lacéré.

Il faut ajouter encore que le père Ricci avait donné deux rédactions de son travail sur ce journal : l'une très sommaire, qu'il a dû envoyer aux jésuites de l'Inde en 1608, et que le père Fernam Guerreiro a reproduite dès 1611, en Portugal ² ; l'autre, plus détaillée, est celle qui fait partie de ses Mémoires ³ p.594 (*Commentarii*) qu'un de ses compagnons d'apostolat, le père Nicolas Trigault, a traduits d'italien en latin et publiés pour la première fois en 1615. Malgré sa brièveté, la première rédaction ne nous sera pas inutile pour contrôler la seconde.

¹ [Fernam Guerreiro S. J., *Relaçam annal* das cousas que fezeram os Padres da Companhia de Jésus nas partes da India oriental... nos annos de 1606-1607. Lisbonne, 1609. — Pierre du Jarric S. J., *Histoire des choses les plus mémorables advenues... ès Indes orientales... en l'establisement et progrez de la foi chrestienne*, t. III, liv. V, chap. 24-25. Bordeaux, 1614.](#)

² F. Guerreiro, *Relaçam... de 1607-1608*, liv, I, c. VIII, fol. 23-27. Lisbonne, 1611, Reproduit par le père du [Jarric, o. l., ch. 25.](#)

³ [Nicolaus Trigautius S. J., *Belga \(de Douai\), De christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthæi Ricci ej. S. Commentariis*. Augsbourg, 1615 ; 2^e édit., corrigée et augmentée par l'auteur, à Lyon, 1616.](#)

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Quelques détails seulement sur la personne de notre voyageur et sur le but de son expédition ; puis, nous inviterons nos lecteurs à le suivre avec nous dans sa marche aventureuse.

@

I

@

Benoît de Goès naquit en 1562, à Villafranca, dans l'île de Saint-Michel, une des Açores ¹. S'étant engagé dans l'armée portugaise des Indes, il mena pendant quelque temps une vie fort dissipée. Après sa conversion, qui fut accompagnée de circonstances extraordinaires, il demanda à être reçu dans la Compagnie de Jésus. Il y fut admis, à l'âge de 26 ans, pour le degré de *Frère coadjuteur*. Ses supérieurs ne tardèrent pas à distinguer ses rares talents et voulurent l'élever au sacerdoce ; mais ils ne purent triompher de son humilité : « Il se sentait trop indigne, disait-il, de toucher de ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ ». Lorsque le célèbre empereur Akbar, « Grand Mogol », comme on disait alors, invita pour la troisième fois des missionnaires jésuites à s'établir à sa cour, Benoît de Goès fut choisi pour accompagner les pères Jérôme Xavier et Emmanuel Pinheiro dans cette délicate mission. Tous trois arrivèrent à Lahore, capitale de l'empire mogol, le 5 mai 1594 ². Sans ^{p.595} jamais sortir de son rôle modeste d'aide subalterne et de serviteur des missionnaires, Goès contribua beaucoup par son zèle et son intelligence au succès de la mission. Avec l'affection des néophytes qu'il catéchisait, il gagna l'estime des païens et des mahométans eux-mêmes. L'empereur Akbar se prit pour lui d'une véritable amitié ; on assure que si ce prince

¹ Pour l'indication des auteurs qui ont écrit la biographie de B. de Goès, voir la savante note du père E. de Guilhermy, au *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, assistance de Portugal, 1^e partie, 11 avril.

² Lettre du père Pinheiro, de Lahore, 3 septembre 1595, dans le Recueil du père Jean Hay : *De rebus Japonicis, Indicis et Peruanis epistolæ recentiores*, Antverpiæ, 1605, in-12, p. 721. Le même recueil contient plusieurs lettres et relations pleines de détails sur Akbar. Il est intéressant d'en rapprocher Abulfazl et Badaobi, écrivains musulmans contemporains et sujets (le premier vizir) d'Akbar (Extraits dans Max Müller, *Introduction to the science of religion*, appendix to lect. I, p. 69-100. Londres, 1873). M. Max Müller réclame Akbar comme un précurseur de la *Science des religions* : « il peut être considéré, dit le savant professeur, comme le premier qui ait tenté une étude comparative des religions de la Terre ». Il peut être regardé aussi comme un type de ceux qui voient bien la vérité de la religion chrétienne et qui l'aiment et l'estiment, mais ne l'embrassent point, parce qu'il leur en coûte trop d'accepter ses lois d'humilité et de pureté. « Akbar, observe un missionnaire, voulut faire un mélange de religions, essayant tantôt l'une, tantôt l'autre, pour voir s'il en trouverait une qui, sans l'obliger à changer de vie, lui ôte le remords de la conscience. » Nieremberg, *Vidas exemplares... de varones de la Compania de Jesus*, t. IV, (Madrid, 1647), p. 224 (Biographie du père Jérôme Xavier).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

conquérant abandonna son projet de s'annexer les possessions portugaises de l'Inde, ce fut à cause des sages représentations du Frère. Aussi, quand il envoya une ambassade au vice-roi de Goa, il voulut que Goès en fît partie, également à titre d'ambassadeur, et à cette occasion, il lui accorda comme présent, sur sa demande, d'emmener avec lui tous les Portugais faits prisonniers dans la précédente guerre.

Ce fut pendant ce voyage à Goa que le père Nicolas Pimenta, supérieur (*visiteur*) des missions de l'Inde, jeta les yeux sur Benoît de Goès pour l'entreprise de la *découverte du Catay*.

C'étaient les Pères employés dans la mission du Mogor qui avaient suggéré l'idée de cette expédition. Depuis plusieurs années ils entendaient parler d'un vaste pays presque entièrement chrétien, situé au nord-est de l'Inde. On le leur désignait sous le nom de *Chatai* et la ville principale, où le roi faisait sa résidence était appelée *Chambalù*. Un vieux marchand mahométan, qui affirmait avoir demeuré pendant treize années à Chambalù, fournit au père Xavier les détails les plus circonstanciés sur cette chrétienté prétendue ¹. Ce missionnaire, digne cousin de saint François Xavier, comprit que, si le marchand disait vrai, un champ nouveau et magnifique s'ouvrait au zèle des apôtres. Après avoir contrôlé par différentes voies ces étonnants rapports, il se convainquit finalement qu'ils devaient avoir un fond de vérité. Ils paraissaient d'ailleurs moins surprenants, si l'on songeait que les relations de tous les voyageurs du moyen âge qui avaient p.596 visité l'Asie orientale, attestaient la présence de nombreux chrétiens dans tous ces parages, mais notamment dans un grand pays qu'elles appelaient *Cathay* et dont la capitale était nommée *Cambalù*.

Le père Xavier pensait surtout à Marc Pol et aux religieux franciscains et dominicains envoyés par le pape Innocent IV et par saint Louis comme ambassadeurs auprès du grand khan des Tartares-

¹ Lettre du père Jérôme Xavier, de Lahore, 25 juillet 1598 (Hay, p. 796 et 875) Cf. du Jarric, o. l., t. III, p. 143.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Mongols (1245-1253) ¹. C'étaient, en effet, ces religieux qui avaient les premiers parlé du Cathay à l'Europe, en y signalant l'existence de plusieurs chrétientés considérables, mais infectées de l'hérésie nestorienne et, de plus, très corrompues dans leurs mœurs. Quant à *Cambalù*, Marc Pol le donne sous la forme *Cambaluc*, l'intrépide *fra Odorico* d'Udine, moine franciscain, sous celle de *Cambalec*, et ces voyageurs, qui ont tous deux visité la ville à peu d'années de distance, — Marc Pol vers la fin du XIII^e siècle, Odorico au commencement du XIV^e — en font la capitale de l'empire du grand khan (des Mongols), en même temps que la « maistre cité » du Catay.

Pour le dire tout de suite, *Cambalec*, *Cambaluc* ou *Cambalu* n'est qu'une altération du nom mongol *Kaan-balikhi*, lequel ne signifie pas autre chose que « la ville du Khan ». Pékin, qui occupe l'emplacement de cette ancienne capitale, a gardé ce nom auprès des Tartares et des mahométans occidentaux longtemps après que la Chine eut secoué le joug des successeurs de Djingis-Khan. Le *Catay*, comme le prouvera Goès, est un nom par lequel les Tartares et les mahométans de l'Asie centrale désignaient la Chine.

Quant au christianisme, il est sûr qu'il a été prêché dans la partie nord-ouest de la Chine propre dès le XIII^e siècle, et il a été protégé par les souverains chinois de ce temps-là. ^{p.597} Au XIII^e siècle, beaucoup de chrétiens entrèrent en Chine à la suite des conquérants mongols, qui en comptaient eux-mêmes un bon nombre dans leurs rangs. Puis, sur la fin du même siècle, des missionnaires franciscains vinrent au Cathay, appelés par le grand khan, Koubilaï, lui-même, et les papes ordonnèrent des évêques pour la capitale, *Cambalu* ². Mais cette

¹ *Relations de Jean de Plan-Carpin, d'Ascelin, de Guillaume de Rubrouck* ou *Rubrouck*, souvent reproduites, et plus récemment, avec des notes savantes de M. d'Avezac, dans les *Mémoires de la Société de géographie* (de Paris), t. IV. — Rubrouck observe : « Dans quinze villes du Cathay on voit des nestoriens, et dans celle qu'on appelle *Segin*, est leur évêque. » M. Louis de Backer dans les notes de son édition de Rubrouck, p. 310 (Paris, Leroux, 1877), dit que *Segin* est Pékin ; mais c'est bien plutôt *Sigan* (Singan-fou) dans le Chan-si, où a été découverte, en 1625, une célèbre inscription chinoise chrétienne, qui rapporte l'introduction de l'Évangile au VII^e siècle.

² Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, ad. an. 1307. Cf. Wadding, *Annales Minorum*. t. III, an 1307 ; Abel-Remusat, Notice sur Jean de Monte-Corvino, archevêque de Pékin. ([Nouveaux mélanges asiatiques, II, p. 193.](#))

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

mission, qui fut la première mission catholique de la Chine et de Pékin, ne survécut pas à l'expulsion des Mongols par les *Catayens* indigènes, c'est-à-dire les Chinois (1368). Enfin, lorsque les missionnaires jésuites vinrent, à leur tour, évangéliser la Chine au XVI^e siècle, ils ne trouvèrent plus de chrétiens nulle part.

Le rapport du marchand mahométan, d'après lequel la plupart des habitants du Catay, à commencer par le roi, étaient chrétiens, reposait sur une illusion. Il avait été trompé par la ressemblance toute matérielle et extérieure qu'offre le bouddhisme chinois avec quelques rites du culte catholique. La même erreur a été commise par beaucoup d'autres de ses coreligionnaires ; aussi tous les voyageurs du XV^e et du XVI^e siècles qui ont cherché des informations sur le Catay chez les musulmans, ont entendu répéter exactement les mêmes fables sur le christianisme de ce pays ¹. Du reste, les autres contrées où règne le culte bouddhiste, notamment le Tibet, ont été données, comme la Chine, pour être chrétiennes. Le père Xavier lui-même rapporte, qu'étant dans le royaume de Cachmir, où il avait suivi l'empereur Akbar avec le frère Goès, on lui dit que le « royaume de *Tebat* (Tibet), qui s'étendait à l'orient du Cachmir jusqu'au Chetai ou Catay, renfermait beaucoup de chrétiens et d'églises avec des prêtres et des évêques » ².

Après tout ce que nous venons de dire, on reconnaîtra que le ^{p.598} père Xavier et ses confrères pouvaient, sans trop de crédulité, attribuer quelque valeur à ces rapports. Un homme seul avait déjà deviné la vérité sur le Catay et ses chrétiens : c'était l'illustre père Mathieu Ricci. Ayant eu connaissance de la question agitée dans l'Inde, il écrivit à ses confrères, encore avant le départ de Benoît de Goès, que le Catay n'était pas autre chose que le nom de la Chine, et Cambalu celui de Pékin, chez les mahométans. Quant à ce que les marchands musulmans racontaient du

¹ Voir, par exemple, la relation du voyage de *Josafa Barbaro*, gentilhomme vénitien, en Perse (1436-1452), c. XIX, dans la collection de Ramusio, t. II, fol. 107 Venise, 1583.

² Lettre du 25 juillet 1598 (Hay, p. 797) et une autre de la même année (Hay, p. 863). La version latine de la première de ces lettres, ainsi qu'une version française imprimée en 1602 à Lyon, donnent Rebat au lieu de Tebat ; c'est une faute, que doit corriger la seconde lettre, où on lit deux fois Tebat.

grand nombre de chrétiens, c'était une fable. Le père Ricci ajoutait des preuves à cette assertion ¹, preuves très bonnes, mais qui ne parurent pas alors suffisantes pour contrebalancer le témoignage si positif des marchands mahométans. Le père Pimenta jugea donc utile d'envoyer un de ses subordonnés à la découverte, ne fût-ce que pour dissiper toute incertitude sur cet intéressant problème. Une considération eut beaucoup de poids sur sa détermination : si l'expédition n'amenait pas la découverte d'un Catay différent de la Chine, peut-être, pensait-il, elle ouvrirait un chemin plus court pour atteindre ce dernier pays ².

Avisé du projet, le roi d'Espagne et de Portugal réunis, Philippe II, lui donna aussitôt son appui. Le vice-roi des Indes, Arias Saldanha, reçut ordre de pourvoir aux frais de l'expédition, et il s'en acquitta libéralement. On pourrait observer ici, en passant, que les Espagnols et les Portugais avaient plus d'une raison de favoriser une pareille entreprise. En effet, c'était encore le temps où les Anglais et les Hollandais, jaloux du bonheur des découvreurs méridionaux, tentaient la fortune de leur côté, en se lançant dans ces navigations malheureuses au nord-est de l'Europe, où ils espéraient trouver un chemin nouveau et plus court vers des pays encore vierges et non moins riches que le nouveau monde ou l'Inde. Or, l'objectif principal de ces tentatives était précisément le Catay ³, ce Catay merveilleux ^{p.599} de Marc Pol, que Christophe Colomb cherchait aussi quand il rencontra l'Amérique ⁴, ce Catay, « le but et la récompense de

¹ [Trigault, *De expeditione apud Sinas*, lib. IV, c. III, p. 339-341](#), (édition de 1615).

² [Id.](#), lib. V, c. XI, p. 545.

³ La première organisation de ces tentatives, en Angleterre, est due au Génois (non Vénitien) Jean Cabot et à son fils Sébastien. Jean Cabot avait essayé, avant C. Colomb, d'aller d'Angleterre au Cathay par l'océan Occidental ; mais, pensant prendre au plus court, il inclina trop au nord et tomba dans les glaces. ([D'Avezac, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1869, t. II, p. 303](#) ; Ramusio, t. II, fol. 211-212, *Préface à la Navigation de Séb. Cabot*, traduite d'une pièce anglaise). Après la découverte du port d'Arkhangelsk, dans la mer Blanche (1553), des marchands anglais s'unirent pour former une *Compagnie de Cathay ou de Russie*, dont le but était de faire le commerce avec le Cathay à travers la Russie. — Les premières expéditions hollandaises dans la mer Glaciale (1594-1597) avaient pour objectif « d'ouvrir une navigation commode vers les royaumes de Cathay et de Chine au nord de la Norvège, de la Moscovie et de la Tartarie. » *Journal de Gérard de Vere*, Amsterdam, 1598 ; pp. 3, 9 et 13 de l'édition latine.

⁴ On peut voir les lettres et journaux de Christophe Colomb que nous avons indiqués ailleurs, (*Études*, 5^e sér., X, 1876, p. 6). Il faut rapprocher la lettre de Toscanelli qui, après Pierre d'Ailly et Marc Pol, a eu tant d'influence sur le découvreur de l'Amérique. (*Ibid.*, p. 25).

tous les navigateurs », où l'on ramasserait à volonté l'or, l'argent, les pierreries ¹.

Le voyage étant donc résolu, le père Pimenta songea à qui il pourrait en confier l'exécution. Personne ne lui parut plus capable de la faire réussir que Benoît de Goès : en effet, la connaissance parfaite que le Frère possédait du persan, idiome alors courant dans toute l'Asie centrale, l'intelligence et la prudence dont il avait fait preuve dans la mission du *Mogor*, enfin, surtout, son talent remarquable pour traiter avec les mahométans, toutes ces qualités, accompagnées d'ailleurs d'une vertu éprouvée, le désignaient naturellement au choix de son supérieur. L'événement prouva qu'on n'avait pas trop présumé de sa valeur.

Restait à déterminer la route que le voyageur devrait prendre. Les informations que le père Xavier avait prises auprès des marchands lui avaient fait proposer d'abord le chemin du Tibet.

« Partant de Lahore, écrit-il en 1598, on rencontre d'abord le *Cachimir* (Kachmir), qui fait encore partie de l'empire d'Akbar. De là on va droit au royaume de *Tebat* (Tibet), dont le roi est grand ami d'Akbar et d'où, avec les lettres de ce prince, on arrivera facilement à *Caygar* (Kachgar). D'ici il n'y a plus que quelques milles jusqu'à la première ville de *Chatai*, qui est habitée par des chrétiens ².

Le Père se faisait illusion sur la distance de Kachgar au Catay ; c'était encore son marchand ^{p.600} qui l'avait induit en erreur. Mais il y a lieu de remarquer que le père Xavier avait aussi pris conseil du *Theatrum mundi* ³, c'est-à-dire, sans doute, l'atlas d'Abraham Ortelius. Or, dans ce recueil, on trouve une carte de *Russie, Moscovie et Tartarie*, dressée en 1562 par Antoine Jenkinson, qui avait été envoyé, en 1558, par une compagnie de marchands anglais, pour *découvrir le chemin de Catay* à travers la Russie et le Turkestan. Jenkinson ne put pas pousser plus loin

¹ Préface de la relation du voyage de S. Cabot, dans Ramusio, l. 1.

² Lettre citée (Hay, p. 797).

³ « *Theatrum etiam mundi ejuadem regni (Cataiæ) mentionem facit : ad cujus regiam urbera Lahore (a Lahore) anno medio perveniri potest.* » (Hay, p. 875).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

que Bokhara ; mais, d'après les informations qu'il avait prises dans l'Asie centrale, il marque, sur sa carte, *Cascara* (Kachgar) à trente jours de marche des frontières du Cathay ¹.

Pour revenir à notre expédition, de nouveaux renseignements modifièrent le premier plan.

« Pour ce qui est du chemin (du Catay), écrit le père Xavier, au 1^{er} août 1599, quelques-uns pensent qu'on pourrait prendre par le Bengale, c'est-à-dire par le royaume de Garagata (Calcutta), où se termine (à l'est) l'empire d'Akbar ; mais le plus commode est d'aller par Lahore et le pays de *Cabul* (Kaboul). Quoique un peu plus longue, cette route est plus battue et fréquentée des marchands.

Le Père faisait remarquer que Kaboul était sous la domination d'Akbar. De là, ajoute-t-il, « on ira au *Badaxan* (Badakhchan) ; l'ancien souverain de ce pays vit dans les terres d'Akbar, et trois de ses fils ont été nos élèves, et c'est leur frère qui règne actuellement. » Il concluait, qu'avec l'appui d'Akbar, qui était assuré, le chemin était ouvert de ce côté jusqu'aux confins du Catay ². C'était encore trop ignorer les obstacles. Finalement, on se décida pour cette dernière route.

Il fut convenu que le frère Benoît, pour voyager plus librement, se déguiserait en marchand arménien. Mais, s'il cache sa qualité d'Européen, il n'ira jamais, comme l'ont cru devoir faire les voyageurs venus après lui, jusqu'à dissimuler sa religion ; il prit même un nom qui marquait ouvertement sa foi, celui d'Abdullah Isaï (Isaï signifie « chrétien » chez les Persans). Akbar lui fit remettre des lettres de recommandation pour différents rois, ses vassaux ou ses alliés ; il y ajouta, pour contribuer aux dépenses du voyage, un présent de 400 écus, libéralité qui fut beaucoup remarquée, « parce que le roi était

¹ Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, fol. 46, Anteverpiæ, 1570. — Une relation du voyage de Jenkinson, traduite d'Hakluyt, se trouve dans la collection de voyages de Thévenot, 1^e partie (1672), p. 19-25. À la suite sont trois itinéraires d'Astracan au Cathay obtenus des Tartares : *Cascara* y est constamment placé à un mois de chemin du Cathay ! Il y a 2.000 kilomètres en droite ligne.

² Lettre du 1^{er} août 1599 (Hay, p. 798-799).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

assez tenant de sa nature ¹ ». Pour soutenir son rôle de marchand et pourvoir à son entretien, Goès prit avec lui différentes marchandises. On lui donna comme compagnons de voyage deux Grecs, connaissant quelque peu le pays, l'un diacre (le père Trigault dit : prêtre), l'autre négociant, plus un Arménien, nommé Isaac, qui lui fut seul fidèle jusqu'au bout.

Ainsi pourvu de tout ce qui était nécessaire, notre voyageur devait s'adjoindre à une des caravanes de commerçants qui se rendaient chaque année de Lahore à Kaboul et de Kaboul à Kachgar. Dans cette dernière ville, il rencontrerait un autre convoi pour passer jusqu'au Catay.

Goès quitta la ville d'Agra, après avoir reçu les dernières instructions de son cher père Jérôme Xavier, le 2 octobre 1602. Il arriva le 8 décembre à Lahore, d'où il repartit avec la caravane, vers le 15 février 1603, se dirigeant au nord-ouest, sur Peshawer et Kaboul. Ses compagnons de voyage, mahométans pour la plupart, étaient près de 500 ; un grand nombre de bêtes de somme, de chameaux et de voitures portaient les marchandises. Les embarras inséparables d'un pareil convoi, joints aux autres difficultés des routes, rendirent la marche fort lente. On mit, semble-t-il, plus de six mois pour atteindre Kaboul.

« Ayant fait 102 cosses, qui valent autant de milles d'Italie (200 kilomètres environ), il écrivit au père Pinheiro, de la province de *Gaçar*, disant qu'ils enduraient un grand froid, à cause des montagnes couvertes de neige qu'ils côtoyaient ².

La « province de *Gaçar* » est sans doute le district montagneux de *Hazar*, à l'est de Peshawer, entre l'Indus et le Kachmir ; les « montagnes couvertes de neige » ne sont autres que les monts Himalaya. Dans une seconde lettre adressée au même Père, à Lahore, p.602 après six mois de voyage, Goès dit

« qu'il se retrouvait parmi des gens fort cruels et inhumains : tellement qu'un de ces rois barbares le menaça de le faire

¹ [Du Jarric, o. l., p. 146.](#)

² [Id., p. 147,](#) d'après Guerreiro, *Relaç.* de 1606-1607.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

fouler aux pieds des éléphants, parce qu'il confessait la foi de Jésus-Christ.

La courageuse réponse du Frère, qui déclara qu'il serait heureux de donner son sang pour sa foi, désarma le tyranneau hindou ¹. Nous verrons notre voyageur exposé plus d'une fois au même danger ; il ne se départira jamais, pour cela, de son intrépide franchise.

Cet épisode a dû se passer encore dans l'Inde proprement dite. Goès sortit de ce pays pour entrer dans l'Afghanistan, en franchissant l'Indus près d'Atak, que son journal nomme *Athec* ². L'Indus nous paraît être le fleuve, « large d'une portée de flèche », que les marchands traversèrent en bateaux au delà d'*Athec*. La caravane s'arrêta ensuite à Passaùr, où l'on reconnaîtra sans peine Peshawer (prononcez *Péchaour*), qui était la dernière ville indo-anglaise dans le nord-ouest, avant la guerre actuellement engagée de ce côté-là. Puis on atteignit *Gialalabath* (Djelalabad), « où les brahmanes font payer tribut, suivant un droit concédé par le roi *Bruarata* ³. » Djelalabad, située dans une plaine fertile, au confluent de la rivière de Kaboul et du Kounar, qui arrose la vallée de Tchitral, ne date, comme ville, que de 1570. Mais il existe, dans le voisinage, des ruines imposantes de monuments religieux beaucoup plus anciens. C'étaient donc les souvenirs d'un culte antique qui étaient exploités par ces brahmanes. Quant au « roi Bruarata », dont ils invoquaient la concession, ne serait-ce pas le roi mythique *Priyavrata*, que le Vichnou-poûrana et d'autres légendes brahmaniques placent à la tête des anciennes dynasties de

¹ *Id.*, t. 1. Jusqu'à nos jours, dans les parties de l'Inde soumises aux râjas, l'éléphant a été employé pour la fonction d'exécuteur des hautes œuvres.

² [Trigault, o. l., l. V, c. XI, p. 547](#) (éd. de 1615). C'est toujours Trigault que nous suivrons dans le récit du voyage de Goès, sauf indication contraire. Nous reproduirons quelquefois la vieille traduction française (Paris, 1618, in-8 ; il y en a une de Lyon, 1616), mais sans nous interdire de rajeunir un peu l'orthographe et de remplacer quelques mots qui ne traduisent pas assez exactement l'original latin. Le père Ricci a transcrit tous les noms propres suivant l'orthographe italienne, que le père Trigault a conservée. Nous ajouterons les formes modernes entre parenthèses.

³ Dans la seconde rédaction du père Ricci (Trigault), *Gialalabath* ne vient qu'après *Calcia*, au nord de l'Hindou-kouch. Ce qui est dit des brahmanes rend l'erreur manifeste. Le père Guerreiro, dans sa relation de 1607-1608, composée *d'après la première rédaction du père Ricci*, ne nomme pas Gialalabath.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

p.603 l'Inde ? Mais continuons notre voyage. Après Djelalabad, Goès nomme encore *Ghideli* (Djagdalik), d'où il arriva enfin à *Cabul* (Kaboul).

On n'était pas sorti des États d'Akbar depuis Lahore ; mais son autorité ne se faisait plus guère sentir depuis longtemps. Au delà de l'Indus, dans la région montagneuse qui commence près de Peshawer et qui est connue sous le nom de Khaïber, la caravane dut plus d'une fois se frayer son chemin par les armes. Cette région, alors comme aujourd'hui, était infestée de tribus sauvages, toujours à l'affût sur les abords de l'Inde et de l'Asie centrale, pour détrousser les voyageurs mal défendus. Aux environs de Djelalabad ou de Djagdalik, la caravane fut heureuse de recevoir une escorte de 400 soldats du chef qui commandait dans le pays au nom d'Akbar. Elle eut à soutenir, quelque temps après, un véritable combat, où il y eut de nombreux blessés. Ailleurs, tandis que les bêtes de somme, chargées de bagages, avançaient par la route tracée à travers les gorges de montagnes, les marchands étaient obligés de suivre en armes les hauteurs, afin d'en chasser les brigands et de les empêcher de rouler des rochers sur le convoi, comme c'était, paraît-il, leur habitude.

C'est sans doute aussi près de Djelalabad que Goès entendit parler d'une autre race d'hommes, non moins sauvages que ceux des passes de Khaïber, mais pourtant un peu plus dignes d'intérêt.

« S'acheminant », dit la relation de Trigault, « en une petite ville, ils (la caravane) rencontrèrent un certain pèlerin anachorète, duquel ils apprirent qu'il y avait à trente journées de là une ville du nom de *Capherstam*, où il n'est permis à aucun sarrazin (mahométan) d'entrer, et ceux qui y entrent sont punis de mort. Toutefois les marchands païens ne sont nullement empêchés d'entrer dans les villes, mais l'accès des temples leur est défendu. L'ermite racontait que tous les naturels habitants de cette région n'allaient au temple qu'avec des habits noirs, que la terre était fertile et qu'on y trouvait abondance de raisins. Notre frère Benoît ayant goûté du vin que l'ermite lui présenta, reconnut qu'il était du tout

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

semblable au nôtre. Laquelle chose étant inusitée entre les sarrazins de ces lieux-là, lui donna quelque soupçon que peut-être ce pays était ^{p.604} habité par des chrétiens.

On voit qu'il s'agit ici du Kâfiristan, district montagneux qui s'étend au nord-est de la vallée de Kaboul, entre le Kounar et les crêtes de l'Hindou-Kouch. Les indigènes, ennemis mortels des musulmans, contre lesquels ils ont toujours vigoureusement défendu leur vieux paganisme et leur indépendance, sont appelés par leurs voisins, tantôt *Kâfirs* (infidèles) à cause de leur religion, tantôt *Siah-pouch* (habits noirs), à cause de leur costume de peaux de chèvres noires.

Notons que Benoît de Goès est le premier à parler de cette curieuse peuplade, qui depuis lors a souvent occupé les ethnographes.

Le Frère dut faire, malgré lui, un assez long séjour à Kaboul. Plusieurs marchands, rebutés par les ennuis déjà endurés depuis Lahore, renoncèrent à pousser plus loin, et les autres n'osaient repartir avant d'être renforcés. Quand la caravane, enfin réorganisée, put se remettre en marche, deux des compagnons chrétiens du Frère, le clerc grec Léon et le marchand Démétrius, refusèrent de le suivre ; l'Arménien Isaac, seul, lui demeura fidèle.

Il s'agissait maintenant de franchir la frontière du nord-ouest de l'Inde, le haut et large rempart de l'Hindou-Kouch, le Caucase indien des auteurs classiques. La grande chaîne, au nord de Kaboul, offre une vingtaine de passages praticables au moins dans la bonne saison. Le plus commode et le plus fréquenté est celui de Bamyân, qui suit une dépression entre l'Hindou-Kouch proprement dit et sa continuation occidentale, appelée Kohi-Baba. Mais la caravane choisit un autre passage, situé plus à l'est, par conséquent plus direct pour elle, quoique plus difficile. Parmi les localités qu'elle toucha successivement, la relation de Trigault nomme *Ciaracâr*, « où l'on trouve une grande quantité de fer », puis *Parvâm*, « petite ville, qui est la dernière du roi des Mogors », enfin *Aingharân*, qui est dans de très hautes montagnes.

Les mêmes lieux ont été visités, en novembre 1837, par le lieutenant John Wood, qui les nomme *Charekar* (prononcez Tcharikar), *Parwan*, *I-angheran* ¹. Tcharikar est situé au nord ^{p.605} de Kaboul, un peu au-dessus du confluent du Ghorbend et du Pendjhir, deux rivières qui descendent de l'Hindou-Kouch, l'une coulant du nord-est, l'autre du sud-ouest, et qui composent une des principales branches de la rivière de Kaboul. Parwan, d'après Wood, est le nom d'un troisième cours d'eau qui naît aussi dans l'Hindou-Kouch, entre les deux que nous venons de nommer ; il se jette dans le Ghorbend quelques milles avant la rencontre avec le Pendjhir. Enfin, I-angheran est un village dans la vallée de Parwan, d'où un étroit défilé conduit au pied d'une passe, que Wood essaya de franchir, mais sans succès, à cause de l'abondance des neiges. C'est cette même passe de Parwan que Goès a dû gravir en 1603 ; et bien qu'il l'ait fait probablement dans une saison plus favorable, on peut supposer, d'après la description du voyageur anglais, que cette étape fut très laborieuse.

En redescendant la grande chaîne, la caravane continua encore quelque temps à marcher vers le nord. À *Talhan* (Talikhan), elle rejoignit la route commerciale qui traverse la vallée de l'Oxus, de l'ouest à l'est ; à partir de ce point, elle allait aussi se diriger constamment vers l'orient. Mais avant d'arriver à Talhan, la relation nomme un « pays de *Calcià* », dans lequel Goès a fait des observations intéressantes.

« Les gens de cette contrée, dit-il, ont les cheveux et la barbe blonds comme les Belges. Ils habitent plusieurs villages.

Quoique très courte et très simple, cette caractéristique est significative. Aux yeux des ethnographes, les cheveux blonds sont un indice presque infallible de sang aryen ou indo-européen ; le peuple de *Caltchà* serait donc un de nos plus proches parents. De fait, on sait que la race turque, qui a la prépondérance politique dans l'Asie centrale, n'y est entrée en masse que par l'invasion armée au XVI^e siècle. Elle a dû, pour s'y établir, refouler ou subjuguier une population

¹ [Wood, A Journey to the river Oxus \(1836-1838\)](#), c, XII. Londres, 1841.

iranienne, c'est-à-dire étroitement apparentée aux Persans. Les descendants de ces *Iraniens* se retrouvent encore nombreux dans toute la région de l'Oxus, en particulier clans le Badakhchan, dont fait partie le pays *Caltcha* de Goès. Bien qu'ils ne soient pas restés sans mélange de sang arabe et turc, leurs traits physiques, leurs aptitudes et leurs mœurs, enfin leur langage, qui est une sorte de persan, p.606 ne permettent pas de les confondre avec les autres habitants de l'Asie centrale. On les désigne généralement par le nom de *Tadjiks*. Ceux d'entre eux qui vivent dans les montagnes passent pour avoir gardé le mieux leur type particulier. Jusqu'à présent ces Tadjiks montagnards n'ont pu être étudiés chez eux, sauf dans la contrée au nord de l'Oxus, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Turkestan russe. Les autres indigènes les appellent Galtchas ¹. Peut-être nous ne serons pas trop téméraire d'identifier ce nom avec celui des Galtchas (*Calcienses populi*) de Goès.

Ajoutons que les observateurs contemporains ont noté, comme notre Frère voyageur, la couleur rousse ou blonde des cheveux parmi les signes les plus caractéristiques de ces Iraniens des montagnes de l'Asie centrale.

L'identification que nous proposons ici est confirmée par d'autres détails conservés dans la Relation du père Trigault. On y lit, en effet, que la caravane s'arrêta un mois entier à Talikhan,

« à cause de la guerre civile qui désolait la contrée ; car on disait que, par suite de l'insurrection des peuples caltchas, les routes étaient peu sûres ».

Il est clair qu'il s'agit ici d'un soulèvement de la population indigène iranienne contre les dominateurs étrangers, les Uzbeks. Le peu que l'on connaît de l'histoire du Badakhchan donne lieu de penser que des

¹ Vambéry, *Geschichte Bochara's oder Transoxaniens*, t. 1, p. 8 (Stuttgart, 1872). Les *Galtchas* du Turkestan russe ont été étudiés dernièrement par un savant hongrois naturalisé français, M. de Ujfalvy, qui a donné les principaux résultats de ses observations dans le [Bulletin de la Société de Géographie \(de Paris\), 1878, 6^e sér., t. XV, p. 484-489](#). Le colonel russe Kouropatkine a vu à Kachgar des habitants de Sarikol (le *Sarcil* de Goès), district montagneux au sud-ouest de Kachgar qui offraient le même type blond que les Gatchas, Ujfalvy, dans le *Bulletin*, 1877, 6^e sér., t. XII, p. 658).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

mouvements semblables eurent lieu plus d'une fois dans ce malheureux pays ; ils n'étaient que trop justifiés par la conduite des chefs uzbeks, qui ont presque toujours exercé leur puissance moins en maîtres réguliers qu'en chefs de brigands. Au reste, nous avons une preuve positive de l'exactitude de notre voyageur dans les documents historiques rapportés par M. Vambéry de son fameux voyage en Boukharie. Nous y apprenons que, vers le temps où Goès traversait le Badakhchan, cette contrée, alors soumise ^{p.607} au khan de Bokhâra, était le théâtre d'une révolte suscitée par le gouverneur même de Badakhchan, Méhemmed Zeman ¹.

Malgré les précautions prises, la caravane ne put éviter la rencontre des Caltchas insurgés : l'incident, qui faillit devenir tragique, se termina par un tribut que les rebelles prélevèrent sur les marchandises. Cela se passait près d'une petite ville, nommée Cheman. Nous ne pourrions présenter que des conjectures sur la position précise de cette localité. Il en est de même des deux suivantes, *Tengi-Badascian* (Tengi-Badakhchan), que l'on atteint par un chemin affreux, huit jours après être sorti de Keman, et Ciarciunar, qui serait Kartchou (Kandjout ?) d'après C. Ritter. Nous chercherions ces deux endroits sur les bords de l'Oxus ou plutôt du *Pandjah*, bras le plus méridional de ce fleuve, que longent les routes qui vont du Badakhchan à l'est. À propos de Tengi-Badascian, la Relation de Trigault fait observer que

¹ Vambéry, o. l., t. II, c. XV, p. 100. — Sur le régime uzbek, comparer Wood, c. XVIII. Sir Henry Rawlinson a cru pouvoir identifier les Calcià de Goès avec une peuplade blonde pillarde, appelée *Atkash* (Aktash) par certains voyageurs, et qui occupe les passages de l'Hindou-kouch, au nord de la vallée de Chitral, en attendant dans le district de Sirikol. ([Proceedings of the Royal Geographical Society, 1868, vol. XIII, p. 18](#)). Le texte de la Relation ne nous paraît pas permettre cette interprétation. L'illustre orientaliste et géographe anglais paraît penser que Goès a remonté de Djelalabad le long du Kounar, pour franchir ensuite l'Hindou-kouch au fond de la vallée de Tchitral. M. Vivien [de Saint-Martin \(Année géographique, 1860, p. 280, note 2\)](#), nous semble contester justement cette supposition : elle ne se concilie pas, en effet, avec le passage du Frère à Talhan (Talikhhan) et dans le Badakhchan ni surtout avec la traversée du Pamir. Cependant, il n'est pas tout à fait exact de dire avec le doyen des géographes français, « que le pèlerin bouddhiste Hiouen-thsang suivit *précisément* la route de Goès en retournant de l'Inde en Chine. » (L. I. Comparer les *Mémoires* de Hiouen-thsang, t. II, p. 416-427).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

« Tengi signifie un chemin difficile, et qu'ici, en effet, le chemin était très étroit, ne laissant que juste assez de place pour passer un à un, sur la berge très élevée d'une grande rivière.

Il est exact que, dans la région de l'Oxus, *tengi* désigne un chemin étroit, un défilé ; Tengi-Badakhchan était donc un passage de ce genre, reliant le Badakhchan aux contrées qui lui font suite à l'est, ou aboutissant à la capitale de ce pays, laquelle était alors aussi appelée Badakhchan. Les rares voyageurs qui ont visité la vallée du Pandjah vers les frontières orientales du Badakhchan, en donnent une description qui répond parfaitement aux indications de Goès ¹.

p.608 Benoît arrivait maintenant au pied du célèbre plateau de Pamir, que les indigènes de l'Asie centrale appellent le « toit du monde » (*Bam-i-dunya*) ². Ce nom est assez bien justifié, puisque la hauteur moyenne de cette plaine élevée est de 4 à 5.000 mètres, c'est-à-dire presque la hauteur du mont Blanc, et que sa superficie embrasse 125.000 à 130.000 kilomètres carrés, soit à peu près le quart du territoire français. Toutefois les explorateurs récents nous avertissent que le Pamir n'est pas un grand steppe uni, qu'on puisse parcourir dans toutes les directions ; il consiste en une série de hautes vallées, lesquelles alternent avec des renflements plus considérables, qui deviennent quelquefois de véritables chaînes de montagnes ³.

Alexandre de Humboldt doute que Marc Pol ait « vu lui-même » le plateau de Pamir, quoiqu'il le décrive sous le nom de *Pamier*. En présence de la relation précise et circonstanciée du grand voyageur vénitien, ce doute nous paraît peu fondé. D'après Humboldt encore,

¹ Forsyth, *Ost-Turkestan und das Pamir-Plateau*, n° 52 des livraisons supplémentaires de Petermann's geographische Mittheilungen, 1877, travail fait d'après le rapport officiel de la mission anglaise à Yarkand en 1873 et 1874 sous le commandement de sir T.-D. Forsyth, p. 18 ; comp. pp. 49 et 60.

² Wood, *Journey*, p. 332, 354.

³ Forsyth, o. l., p. 44 et suiv.— Lettres originales des capitaines Biddulph et Trotter, dans *Proceedings of the R. G. S.*, XVIII, n° 4, p. 431-435.— Paquier, *Le Pamir et la Kachgarie* dans le [Bulletin de la Soc. de géogr., 1877, 6^e sér., XIII, p. 608 et suiv.](#)

Benoît de Goès n'aurait pas non plus visité le Pamir ; et déjà Karl Ritter s'était prononcé dans le même sens ¹.

Selon ces illustres fondateurs de la science géographique moderne, la route de Goès aurait seulement longé le bord méridional du plateau. Cette opinion est aussi erronée, comme nous allons le montrer. Ritter et Humboldt ne l'auraient probablement pas soutenue, s'ils n'avaient ignoré une partie des documents de la question. Ils ne paraissent avoir connu le voyage de Goès que par la relation du père Trigault, où le Pamir n'est pas mentionné, au moins directement. Mais le Frère a expressément décrit sa traversée du Pamir, dans une lettre qu'il envoya p.609 de Yarkand à ses confrères de l'Inde et dont le père Guerreiro nous a transmis des extraits. En effet, voici, entre autres choses, ce que rapporte cet utile historien des missions portugaises, nous le citons d'après le père du Jarric :

« Benoît de Goès, étant encore à *Hircande* (Yarkand), écrivit qu'il avait passé le plus fâcheux et pénible chemin de tous, c'est à savoir le désert de *Pamech*, où lui étaient morts cinq chevaux à cause du grand froid qu'il fait en ce désert, sans trouver du bois pour se chauffer, et pour y être l'air si fort qu'il empêche la respiration des animaux, de sorte que les chevaux et les hommes mêmes tombent souvent roides morts à terre, pour ne pouvoir prendre haleine. Le remède duquel les hommes se servent pour obvier à cela, c'est de manger des aulx ou des oignons ou quelques abricots secs ; et pour les bêtes, on leur oint la bouche d'aulx. Ce désert se passe en quarante jours quand il y a neiges, et en moins quand il n'y en a pas. Il est fort hanté des larrons et voleurs, lesquels vont attendre là les caravanes des marchands et les détroussent, s'ils peuvent, ou même les tuent ².

¹ [A. de Humboldt, Asie centrale, t. II, p. 394](#) (sur M. Pol) et [387](#) (sur Goès). — C. Ritter, *Asien*, t. V, p. 503. M. Pauthier commet la même erreur (*Le livre de Marc Pol*, c, XLIX, note 3, p. 130, Paris, 1865). En revanche, le mérite d'avoir traversé le Pamir est reconnu à Goès par [Vivien de Saint-Martin, Année géographique, 1869, p. 280, note 2](#) ; dans [Forsyth, Ost-Turkestan](#), p. 44, etc.

² [Du Jarric, Histoire, t. III, p. 155](#).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Cette description se rapporte évidemment au grand plateau de Pamir, visité par Marc Pol, au XIII^e siècle, par John Wood, en février 1838, et plus complètement par les membres de la mission Forsyth, en avril 1874. Les relations contemporaines confirment entièrement les observations du Frère. Pour ce qui concerne le climat, on peut comparer ce que raconte le capitaine Trotter du froid qu'il faisait encore au milieu du mois d'avril sur le Pamir, froid si vif que l'officier anglais et ses compagnons en perdirent « toute la peau de leur nez ¹ ». Quant à la difficulté de respirer, qui tient à la raréfaction de l'air par suite de l'altitude, Wood atteste que tout exercice tant soit peu violent, par exemple quelques coups de hache sur la glace, suffisait pour amener chez ses hommes un épuisement complet ². Il n'y a pas jusqu'au « remède » naïvement noté par Goès, qui n'ait sa couleur locale : on peut rappeler, à ce propos, la recommandation faite par le sultan de Peshawar p.610 à son ami Burnes, de manger beaucoup d'oignons dans son voyage dans l'Asie centrale, vu que c'était le moyen le plus efficace pour s'acclimater en ces parages. Enfin, le Pamir mérite parfaitement le nom de « désert », que lui donne notre voyageur ; car c'est une contrée inhospitalière au dernier point, pendant la plus grande partie de l'année : on pouvait, du reste, le supposer en songeant à sa hauteur. Ses seuls habitants — temporaires — sont les nomades kirghiz, qui le parcourent, en été, avec leurs troupeaux. Mais les hordes mal famées des Kirghiz ne sont pas attirées seulement par les riches pâturages qu'offrent alors les vallées du Pamir. Ce sont elles qui fournissent ces « larrons et voleurs » dont parle Goès, « lesquels vont attendre là les caravanes des marchands et les détroussent, s'ils peuvent, ou même les tuent. » De tout temps les Kirghiz ont été la terreur des voyageurs dans la région du haut Oxus.

Il est donc sûr que Benoît de Goès a traversé le Pamir ; seulement, il n'est guère possible, avec le peu qui nous reste de son journal, de tracer d'une manière précise le chemin qu'il a suivi dans cette

¹ Trotter, dans *Proceedings*, XVIII, p. 433. Comp. [Wood, Journey, c. XXI.](#)

² Wood, l. I. ; [Paquier, Le Pamir, l. I, p. 610.](#)

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

traversée. En effet, il a pu prendre, soit par le *Pamir-Kulan* (grand Pamir), en remontant le Pandja du nord jusqu'à sa source (lac Victoria de Wood), puis descendant la vallée de l'*Isligh* jusqu'à la rencontre de l'*Ak-su*, autre branche et la plus longue du fleuve Oxus ; soit par le *Pamir-Khurd* (petit Pamir), en remontant le Pandja du sud ou Sarkadd, à travers le pays de Wakhan, puis passant de la vallée du *Sarhadd* dans celle du haut *Ak-su* (ou *Aktach*) et descendant celle-ci depuis sa naissance jusqu'au pied du col de *Nesa-tach*, où les deux routes du grand et du petit Pamir se rejoignent pour franchir les montagnes qui limitent le bassin de l'Oxus à l'est.

Voici tout ce que le père Trigault rapporte sur cette partie du voyage. Après être sortie du mauvais défilé de Tengi-Badakhchan et avoir subi une nouvelle attaque de pillards,

« la caravane atteignit *Ciarciunâr* (Tchar-tchounar) ; elle y fut arrêtée par les pluies et forcée de séjourner pendant cinq jours en rase campagne ; pour comble d'infortune, elle fut encore une fois assaillie par des voleurs. De Tchar-tchounar on arriva en dix jours à *Serpanil* ; mais c'était un lieu désert, où l'on ne trouva ni habitants ni aucun moyen de ravitaillement ; de là on gravit ^{p.611} une montagne escarpée, nommée *Sacrihma*, que les plus forts chevaux purent seuls escalader, tandis que les autres durent prendre un chemin plus long, mais plus facile...

Nous n'avons pas d'identification certaine à proposer pour *Sacrihma*. Au lieu de *Serpanil*, nous conjecturons qu'il faut lire *Serpa-mil* ou, plus exactement, *Sar-i-Pamil*, ce qui veut dire « tête, extrémité du Pamil ou Pamir ¹ ». En effet, les guides des caravanes ont soin de faire remarquer où commence et où finit le fameux plateau ; comme les routes suivies sont toujours les mêmes, les points qu'ils indiquent sont

¹ Comparer *Sar-i-kul* « Tête du lac », dans Forsyth, *Ost-Turkestan*, p. 61. — « Pamir, dit le voyageur russe Fedchenko, est appelé par les indigènes *Pamil* » (*Petermann's geogr. Mittheil.*, 1872, p. 165)

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

fixes ; aussi les Anglais les ont-ils notés sur leurs cartes ¹. *Serpanil* (Sar-i-Pamir) serait la *fin du Pamir*, à l'est, et désignerait une station des caravanes au pied des hautes montagnes auxquelles le plateau s'adosse de ce côté.

La première rangée de ces montagnes est appelée chaîne de *Nesatach* dans les récentes relations ; Goès a dû la franchir par un passage qui porte le même nom. À partir de là jusqu'à Yarkand, sa route s'identifie avec celle de l'expédition anglaise de 1874 ². Nous continuons à traduire Trigault :

« On arriva donc en une marche de vingt jours (comptés depuis *Serpanil*) dans la province de *Sarcil*, où l'on trouva beaucoup de villages rapprochés les uns des autres.

Sarcil est *Sirikoul*, aussi appelé *Sirikol* et *Sarigh-Koul*, petite province montagneuse dont le chef-lieu est *Tachkourgan* (fort de pierre) et qui naguère encore dépendait de la Kachgarie.

« On s'arrêta deux jours pour faire reposer les chevaux ; puis, en deux autres jours, on parvint au pied d'une montagne nommée *Giecialith* ;

il s'agit du plateau de Tchitchiklik (14.480 pieds d'altitude).

« La passe était couverte d'une grande quantité de neige ; pendant la montée, plusieurs des compagnons de Goès périrent de froid, et le Frère lui-même échappa à grand' peine à la mort, car il fallut six jours entiers pour traverser ces neiges. Enfin, on atteignit ^{p.612} *Tamghetâr*, qui fait partie du royaume de *Cascâr* : ici l'Arménien Isaac tomba de la rive d'une grande rivière dans les eaux ; [quand on l'eut retiré] il était sans connaissance et resta huit heures entières dans cet état, mais, finalement, grâce aux soins de Benoît, il reprit ses forces.

¹ Voir la carte de Petermann jointe à Forsyth, *Ost-Turkestan und das Pamir-Plateau*, et la carte de la région des sources de l'Oxus d'après l'état-major russe dans *Petermann's geogr. Mitth.*, 1879, n° 1.

² [Forsyth, Ost-Turkestan](#), p. 12 et 17 (route de Kichen Sing).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Tanghetar ou Tanghitar est le nom d'une rivière qui descend du plateau de Tchitchiklik, dans la direction nord-ouest sud-est, et se réunit avec la rivière de Sirikol ou Tachkourgan, pour grossir ensuite le fleuve de Yarkand ou *Serafchan*.

Les capitaines anglais Gordon et Trotter, qui ont longé le Tanghitar en se rendant au Pamir et en en revenant, dépeignent ce chemin comme « épouvantable » : c'est un étroit défilé, et souvent il n'y a pas d'autres ressources pour passer, que de suivre le lit même de la rivière, qui offre des fondrières dangereuses. Pour reprendre la vieille Relation,

« après quinze jours, la caravane atteint la ville de *Iaconich* ;

nous croyons qu'il faut lire *Yakarik*, nom d'une localité un peu à l'ouest de Yarkand, à laquelle les officiers anglais attribuent 700 maisons (environ 5.000 habitants).

« Le chemin avait été tellement mauvais, que six des chevaux du Frère succombèrent à la peine.

Laissant donc le convoi en arrière, Benoît se rendit seul à la capitale *Hiarchan* (Yarkand), où il parvint en cinq jours ; de là il envoya des chevaux de renfort ainsi que des provisions pour ses compagnons de voyage. Peu après, le reste de la caravane, avec ses bagages et ses marchandises, entra aussi dans la capitale : « c'était au mois de novembre de l'année 1603 ». Si la date est exacte, il y avait environ dix mois que Goès était parti de Lahore.

@

II

@

p.678 Nous sommes arrivés avec Benoît de Goès dans le Turkestan oriental, aussi appelé Kachgarie ou pays de Kachgar, de la ville qui en a été le plus ordinairement la capitale. Ce n'est guère qu'une longue bande de terre fertile, en forme de fer à cheval, qui est resserrée entre le désert de Mongolie et le Pamir à l'ouest, la grande chaîne du Tian-Chan (montagnes célestes), au nord, et le Kuen-luen, rebord septentrional des plateaux du Thibet, au sud. Les villes que nous allons voir mentionnées dans la relation de Goès, Yarkand, Khotan, ainsi que Kachgar, sont dans la partie la plus riche de cette contrée, dans la plaine qui succède aux pentes abruptes du Pamir du côté de l'est. De cette plaine, Yarkand occupe à peu près le milieu, Kachgar l'extrémité nord, Khotan le sud ¹.

À l'époque du voyage de Goès, Yarkand était la résidence du roi de Kachgar.

« C'est, dit-il, une ville très renommée pour le concours des marchands et pour la variété des marchandises p.679 qui y affluent.

En effet, Yarkand fut de temps immémorial un des principaux foyers, où se croisent les routes par lesquelles les produits de l'Inde, de la Perse et du plus lointain Occident vont s'échanger avec ceux de la Chine et de l'Extrême-Orient. Dans le triste état où les révolutions ont réduit tout le pays, c'est encore la cité la plus florissante et la plus peuplée du Turkestan oriental.

¹ Les positions déterminées par les officiers anglais en 1874 sont : pour Kachgar (nouvelle ville, un peu au sud de l'ancienne), 39° 24' 26" latitude nord, 76° 6' 47,5" longitude est de Greenwich ; pour Yarkand (nouvelle ville), 38° 25' 2,5" lat., 77° 15' 55" long. ; pour Khotan, 37° 7' 36" lat., 79° 59' 0" long. — Il peut être bon de noter que la Kachgarie est encore nommée *petite Boukharie*, *Tartarie chinoise* et *Turkestan chinois* par quelques auteurs modernes. Les deux derniers noms viennent de ce que les Chinois ont été à différentes époques les maîtres plus ou moins contestés de ce pays. On sait qu'ils l'ont reconquis de nouveau à la fin de l'année dernière.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Goès séjourna près d'une année à Yarkand, obligé qu'il était d'attendre la formation d'une nouvelle caravane. Comme le dit le père Trigault,

« le convoi des marchands de Caboul finit en cette capitale, et on y en dresse un nouveau pour aller vers le Catay, la capitainerie duquel est chèrement vendue par le roi (de Kachgar), qui donne au capitaine de ce convoi une puissance royale et absolue sur tous les marchands, tout le long du chemin. Devant qu'il pût être assemblé, un an entier se passa. Car ils n'entreprennent pas ce voyage long et périlleux, s'ils ne sont plusieurs de compagnie ; et ils ne le font pas tous les ans, mais lors seulement qu'ils sont assurés qu'on les laissera entrer au royaume de Catay ¹.

Il fallait user d'artifice pour obtenir l'accès tant désiré de ce Catay. Voici comment on s'y prenait, d'après le père Mathieu Ricci, qui joint ici ses propres observations à celle du frère Goès.

« Les marchands qui arrivent en cette ville (il s'agit de Soceu, Sou-tcheou, par où les caravanes de l'ouest entraient dans le Catay, c'est-à-dire en Chine), viennent pour la plupart de l'Occident sous de feintes ambassades. Ils ont obtenu par une paction ancienne de sept ou huit royaumes, faite avec les Chinois, que septante-deux des leurs viennent tous les six ans en qualité d'ambassadeurs, apporter au roi de Chine le tribut, qui est de ce marbre luisant (translucide, c'est le *jade*), des fragments de diamant, de l'azur (de la couleur bleue), et autres choses semblables, qu'ils portent de là (de Sou-tcheou) à la cour aux dépens du public, et sont défrayés, tant en allant qu'en retournant. C'est un tribut honoraire plutôt qu'utile ; car nul n'achète ce marbre plus chèrement que le roi même, qui croit être chose contraire à sa grandeur, de recevoir aucun présent gratuit des ^{p.680} étrangers. Et certes,

¹ [Trigault, o. l. l. V, c. XIII, p. 551](#) (édit, de 1615) ; traduction fr., p. 844 (Paris, 1618).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

ils sont tellement reçus et traités aux dépens du roi, que c'est chose bien certaine que tous leurs frais étant payés, ils ont encore chacun plus d'un écu d'or de profit par chacun jour. De là vient que plusieurs briguent cette ambassade à l'envi l'un de l'autre, et l'impêtrent à force de présents du capitaine des marchands, auquel la nomination en appartient, Quand le temps de l'ambassade approche, ils contrefont les patentes de leurs rois, par lesquelles ils rendent respect et hommage au roi de la Chine. Les Chinois reçoivent plusieurs telles ambassades de divers royaumes, comme de ceux de *Caucincina* (Cochinchine), de *Sian* (Siam), de *Leuchieu* (des îles Lieou-Kieou ou Formose), de *Coria* (Corée), et de quelques roitelets des Tartares, non sans une incroyable dépense du trésor public. Par lesquels artifices les Chinois mêmes, qui n'ignorent pas cette fraude, trompent leur roi, en le voulant flatter, comme si le monde entier payait tribut au royaume de la Chine ; tandis qu'au contraire, les Chinois paient plus véritablement tribut à ces royaumes-là ¹.

L'entrée de Benoît de Goès fit sensation à Yarkand. Le bruit qu'un marchand chrétien venait d'arriver se répandit dans toute la ville, et provoqua les mouvements les plus divers : surprise et curiosité chez la plupart, car on ne soupçonnait même _{p.681} pas qu'il y eût des pays

¹ [Id., o. et l. II, c. XII, p. 562](#) ; trad. fr. , p. 860. Le marchand qui avait renseigné le père Xavier sur le *Chatai*, y était aussi entré « sous le déguisement d'ambassadeur du roi de *Caygar* (Kachgar) », comme on le voit par la lettre déjà citée (Hay, o. I., p. 796). Ces ambassades plus ou moins simulées, couvrant des spéculations commerciales, étaient admises depuis bien des siècles en Chine. On lit, par exemple, dans l'histoire chinoise de la dynastie des Tang, qu'en l'année 643 après Jésus-Christ, Po-to-li, roi de Fou-lin, envoya des ambassadeurs à l'empereur Tai tsong. Le père Gaubil montre que Fou-lin désigne l'empire byzantin (Fou-lin serait une transcription chinoise de Constantinople, Κωνσταντινούπολις, d'après M. Bretschneider) et il conjecture judicieusement que *Po-to-li* était « le nom ou le titre d'un prince dépendant des Grecs, dont quelques marchands venus en Chine se disaient ambassadeurs » ([Mémoires concernant les Chinois, t. XV, p. 455, note 3](#)). Les Arabes recouraient au même artifice pour leur commerce avec la Chine par mer, au moins dès le X^e siècle (Bretschneider, *On the knowledge possessed by the ancient Chinese of the Arabs and Arabian colonies and other western countries*. Londres, 1871). Le père Alvaro Semedo, S. J., Portugais et missionnaire en Chine, indique cinq souverains dont les noms figuraient dans les lettres des faux ambassadeurs d'Occident : le cinquième était le roi de *Tursan*, c'est-à-dire de Turkestan, qui est, dit-il, le seul instruit de l'usage fait de son nom et qui nomme seul les députés (*Relazione della grande monarchia della Cina, Rome, 1643*, et trad. fr. Paris, 1645, p. 24).

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

professant une autre loi que celle de Mahomet ¹, mais aussi, chez plusieurs, vive hostilité contre le téméraire infidèle. Le séjour de Yarkand ne fut donc pas sans danger pour notre pieux voyageur. Il est vrai que le roi, nommé *Mahamethin* (Méhemmed-eddin), auquel il alla rendre visite,

« le reçut gracieusement à cause du présent qu'il lui fit. Car il lui porta une montre d'horloge, pour pendre au col, des miroirs de cristal, et autres choses d'Europe, dont le roi fut tellement épris et réjoui, qu'il reçut le donnant en son amitié et protection.

Mais la franchise avec laquelle le Frère découvrait partout sa foi de chrétien indisposait bon nombre des musulmans de la cité. Plus d'une fois des fanatiques s'emportèrent jusqu'à menacer sa vie ; en revanche, il trouva toujours, dans ces moments critiques, d'autres mahométans pour arrêter les bras qui allaient le frapper.

Parmi les lettrés du pays, quelques-uns provoquèrent Goès à la discussion sur sa croyance ; son éloquence naturelle, aidée de la grâce divine, le servit si bien en ces occasions, que les *mullahs* finissaient par avouer « que la loi chrétienne pouvait être bonne aussi ». Le roi lui-même prit plaisir à l'entendre parler longuement sur sa religion. C'était à propos d'un diurnal et d'une croix, que les officiers royaux avaient découverts parmi les bagages de Benoît et qui piquèrent vivement la curiosité du prince. Le Frère prit texte des explications qu'il dut donner à ce sujet, pour prêcher l'Évangile avec un zèle tout apostolique devant la cour de Yarkand ².

En attendant qu'il pût reprendre son voyage vers le Catay, Goès poussa une reconnaissance au sud de Yarkand, dans la contrée de Khotan. Durant son séjour à Kaboul, il avait rendu un signalé service à une princesse mahométane, mère du roi de Khotan et sœur du roi de Kachgar. Cette dame, qu'on appelait *Agehanem* (Hadjé-Hané), venait de faire le pèlerinage de la Mecque. Ayant été rançonnée, elle aussi,

¹ [Du Jarric, o. l., p. 153](#). — John Wood remarque que ses hôtes musulmans, dans le Badakhchan, ne soupçonnaient pas qu'il pût n'être pas mahométan, quoiqu'ils sussent fort bien qu'il était Européen et Anglais.

² Cet épisode est raconté par le père du [Jarric, o. l., p. 154](#), sans doute d'après le père Guerreiro, *Relação de 1606-1607*.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

par les voleurs, p.682 elle arrivait à Kaboul, sans ressources pour achever son voyage de retour. Goès sut qu'elle cherchait à emprunter et comprit que c'était une occasion excellente pour lui de se ménager un bon accueil en Kachgarie. Il s'empressa de vendre une partie de ses marchandises et d'en offrir le produit (environ 600 écus) à la princesse musulmane, sans stipuler aucun intérêt. Hadje-Hané et son fils se montrèrent reconnaissants : leur recommandation aida le Frère à obtenir du roi de Kachgar les permissions dont il avait besoin pour continuer son expédition ; de plus, ils l'invitèrent à venir lui-même à Khotan pour recevoir, en jade, le paiement de sa créance. Ce voyage lui prit un mois, bien que, comme il le remarque, la ville royale, *Quotan* (Khotan), ne soit qu'à six journées de Yarkand.

Toujours observateur attentif et intelligent, notre Frère y trouva le moyen de recueillir certaines observations d'une sérieuse importance. Elles concernent cette espèce de « marbre luisant » déjà mentionné parmi les articles que les marchands mahométans portaient à l'empereur de Chine. Le *jade* (car c'est de cette belle pierre translucide qu'il s'agit) venait en première ligne dans les présents que le « roi du Catay » consentait à recevoir de l'Occident. Encore aujourd'hui, en Asie, ce précieux silicate, même brut, peut atteindre la valeur de son poids d'argent. Mais il était aussi fort apprécié de l'Europe antique, qui lui attribuait des propriétés merveilleuses. On l'a trouvé jusque dans les stations dites préhistoriques, au milieu de débris qu'on rapporte à l'âge des constructions lacustres, sous forme de haches polies : fait très curieux, puisque le jade ne s'est encore rencontré à l'état de roche sur aucun point de l'Europe. Dans l'Asie même, on n'en connaissait aucun gisement, il y a peu d'années. On savait seulement que les Chinois, qui travaillent cette précieuse matière depuis bien des siècles, la recevaient de l'Occident par la voie du commerce étranger ¹.

¹ Hermann de Schlagintweit-Sakülünski, *Ueber Nephrit nebst Jadeit und Saussurit im Kün-lün-Gebirge*, dans *l'Ausland*, 1874, pp. 181-187 ; A. Damour, *Sur la composition des haches en pierre trouvées dans les monuments celtiques et chez les tribus sauvages*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, 1865, t. LXI, pp. 357-368 ; le même en collaboration avec M. Fischer, *Notice sur la distribution géographique des haches et autres objets préhistoriques en jade néphrite et en jadéite*, dans la *Revue*

Il vaut donc la peine de dire, à l'honneur de notre Frère, p.683 qu'il a été le premier de tous les voyageurs connus à visiter et décrire le pays qui paraît être le principal dépositaire de ce trésor naturel dans l'ancien monde. Voici ce qu'il en rapporte, suivant la relation du père Trigault :

« Il n'y a aucun trafic plus précieux ni plus fréquent en tout ce voyage (de Yarkand au Catay), que celui qui se fait des pièces de certain marbre translucide que nous avons coutume d'appeler jaspe, faute d'autre nom plus propre » (c'est ce qu'on appelle maintenant *jade* et *jadéite*).

« Ils portent ces pièces de marbre au roi alléchés par la grandeur du prix, laquelle le roi du Catay estime être convenable à sa dignité. Tout ce qui ne plaît pas au roi, il est permis de le vendre à des particuliers. Ce qui se fait avec tant de profit, que la seule espérance d'icelui tient tous les dépens, peines et travaux d'un si long voyage être bien employés. Ils (les Catayens, c'est-à-dire les Chinois) font divers meubles de ce marbre, des vases, des ornements d'habits et de ceintures, où ils gravent fort artistement des feuilles et des fleurs, lesquelles embellissent et rendent l'ouvrage fort majestueux. Ces marbres, dont le royaume est maintenant tout plein, sont appelés *tusce* par les Chinois.

Naturellement, cette dernière remarque est du père Ricci ; mais, au lieu de *tusce*, il est évident qu'il faut lire *iusce* ou *yu-che*, suivant notre orthographe. En effet, le nom chinois du jade est *yu* ; *che* signifie « pierre », de sorte que *yu-che* veut dire « pierre de jade ¹ ».

archéologique, juillet 1878, en abrégé dans les *Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme* de M. Cartailhac, 2^e série, t. IX, 1878, pp. 502-512.

¹ Dans un autre passage de [Trigault \(l. 1, c. 6, p. 57](#) ; trad., p. 87) on lit *Yu-ce*. M. Littré (*Supplément au Dictionnaire de la langue française*), acceptant une étymologie de M. l'abbé Bertrand, fait venir le mot *jade* du « chinois *yu-tche* ». Mais, outre qu'en chinois le jade ne se dit pas *yu-tche* mais *yu-che*, il y a une étymologie beaucoup plus naturelle. Le jade, que les Espagnols ont découvert dans l'Amérique méridionale, a été appelé par eux *piedra de hijada*, c'est-à-dire « pierre de foie ». Ce nom, comme le nom usité au moyen âge, *lapis nephriticus* (de *nephritis*, « mal des reins ») et l'anglais *kidneystone* (« pierre de reins »), a son origine dans la croyance populaire qui attribuait à cette pierre une vertu spéciale contre les maladies du foie et des reins. Mais, pour en

p.684 La relation continue :

« Et il y en a de deux espèces. L'un plus précieux qui se tire de la rivière de *Cotàn* (le Khotan darya), non loin de la cour royale (c'est-à-dire de la capitale du royaume de Cotàn ou Khotan, laquelle portait le même nom), presque à la même façon que les plongeurs pêchent les perles. Et on a coutume de ne le tirer ainsi que de gros cailloux. L'autre espèce, inférieure en prix, est tirée des montagnes et taillée comme de grandes pierres en lames, lesquelles ont quasi plus de deux aunes de largeur, et qui sont agencées après pour les pouvoir porter par les chemins. Cette montagne est éloignée de vingt journées de la ville royale (*ab hac Regia*) et appelée *Cansangui-cascio* qui veut dire mont pierreux : il est vraisemblable que c'est celui qu'on appelle de même nom en quelques descriptions géographiques de ce royaume.

Le père Ricci (car il est clair que cette dernière réflexion est encore de lui) fait sans doute allusion à la « tour de pierre » qu'on rencontre dans l'itinéraire de l'Asie orientale décrit par Ptolomée d'après Maes Titianus, et qui figure comme une montagne (*turris lapidea mons*), un peu à l'ouest de Cascar et de Cotan, sur les cartes de Tartarie de Mercator et d'Ortelius. Du reste, la traduction de *Cansangui-cascio* par *mons lapideus* n'est pas exacte : cette expression, qui s'écrivait suivant notre orthographe *kan-sang-i-kach*, veut dire « carrière de jade », car le nom local du jade qu'on recueille dans la contrée de Khotan, est *kach*¹, et *kan-sang* signifie « carrière ».

Quant aux indications de ce passage qui appartiennent réellement à Goès, elles sont entièrement d'accord avec les informations récentes.

venir à notre étymologie, n'est-ce pas tout simplement de l'espagnol *piedra de hijada*, mal compris ou servilement transcrit, qu'on a fait *pierre de jade*, puis *jade* tout court ?

¹ F. de Richthofen, *Sur les routes (du commerce) de la soie dans l'Asie centrale jusqu'au II^e siècle après Jésus-Christ*, (*Petermann's Mitth.*, 1877, p. 360). — Le mot que nous écrivons *kach* doit se prononcer comme le français « cache ». Il appartient à la langue *turkestanie* ou turc oriental. Le père Ricci a peut-être confondu avec *kouch* ou *koh*, qui signifie « montagne » en persan (comme dans *Hindoukouch*). M. de Richthofen cherche la « tour de pierre » de Ptolémée dans le nord du Karateghin, partie méridionale du Turkestan russe.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Ainsi, MM. Adolphe, Robert et Hermann de Schlagintweit, dans ces hardis voyages où le premier a laissé la vie (1856-1857), ont constaté que le jade le plus estimé s'extrayait dans le voisinage de Khotan, sur les bords du Youroung-kach, branche orientale du Khotan-darya. Mais de p.685 plus, au sud-ouest de la plaine de Khotan, sur les pentes septentrionales du Kuen-luen, là où le *Kara-kach*, branche occidentale et la plus longue du Khotan-darya, coule encore à une hauteur de plus de 4.000 mètres, ils ont trouvé d'autres carrières importantes.

Dix ans plus tard, un *mounchi*, c'est-à-dire un de ces Hindous lettrés que le gouvernement anglais de l'Inde emploie à l'exploration des pays voisins, notait dans les mêmes parages une « carrière de jade » qu'on lui désignait, comme à Goès, sous le nom de *kan-sang* ¹.

Après toutes ces coïncidences, il semble que notre Frère n'a pas dû être moins bien informé dans ce qu'il ajoute sur l'extraction de la pierre précieuse de Khotan.

« Ces fragments de marbre, continue-t-il, se tirent avec un travail incroyable, ou à cause de la solitude du lieu, ou pour la dureté du marbre, lequel on dit qu'ils amollissent un peu en faisant un grand feu dessus pour le tailler plus aisément. Le roi vend aussi à grand prix la permission de le tirer à certain marchand, sans le congé duquel il est défendu à tous autres marchands d'en prendre pendant le temps que dure son contrat. Quand on va là on porte des vivres pour un an afin de nourrir les ouvriers. Car on ne retourne pas plus tôt en aucun lieu habité des hommes.

Comme nous l'avons vu, Goès s'absenta un mois entier de Yarkand pour son excursion à Khotan.

« Pendant ce temps, les Sarrazins semèrent un faux bruit de la mort de Benoît. Car ils disaient qu'il avait été tué par leurs prêtres, parce qu'il avait refusé d'invoquer le nom de leur

¹ H. de Schlagintweit, I. I, pp. 183-185 ; Journal du voyage du *Munchi*, extrait par le major Montgomerie, *On the geographical position of Yarkand*, dans le *Journal of the R. G. S.*, p. 165.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

prophète imposteur. Et déjà ces prêtres profanes, qu'ils appellent *Cacisces* (Qadzis), tâchaient de prendre et s'approprier tous ses biens, étant mort *ab intestat* et sans aucun héritier. Ce qui apporta assez de fâcherie à Démétrius (le marchand grec qui avait abandonné le Frère à Kaboul, mais qui venait de le rejoindre à Yarkand) et à l'Arménien (Isaac). Cependant qu'ils défendaient leur droit, l'un et l'autre déploraient pitoyablement la mort de leur compagnon. D'où vint que leur joie redoubla, quand ils entendirent ^{p.686} depuis les nouvelles de sa vie et bonne santé. Car il revint, après avoir amplement été payé en marbre le plus précieux qu'on pût trouver. En après, pour rendre grâce à Dieu d'un si bon succès, il distribua plusieurs choses aux pauvres en nom d'aumône. Ce qu'il continua aussi libéralement pendant tout le reste du voyage.

Par une lettre datée de Yarkand, au mois d'août 1604, notre voyageur put enfin annoncer aux Pères de l'Inde qu'il était admis au nombre des soixante-douze « passagers » de « l'ambassade de Catay ». Le départ eut lieu le 14 novembre suivant.

On arriva d'abord, dit la relation de Trigault,

« en un lieu nommé Iolci, où l'on a coutume de payer le tribut et de revoir les passe-ports royaux. D'ici ils passèrent en vingt-cinq jours tous les lieux suivants : *Hancialico, Alceghet, Hagabateth, Egriàr, Mesetelec, Thalec, Horma, Thoantac, Mingieda, Capetalcol, Zilan, Sarc, Guebedal, Canbasci, Aconsersèc, Ciacor, Acsù*. Tout ce chemin fut fâcheux et pénible, ou à cause de la quantité des cailloux, ou pour la sécheresse du sable.

Il n'est pas facile d'identifier cette longue série de noms, dans une contrée si peu connue et qui a subi, depuis Goès, tant de dévastations. Ce que nous pouvons dire, après les avoir comparés aux noms notés par les informateurs récents sur la route de Yarkand à Aksou, c'est d'abord qu'ils ont bien la physionomie locale ; ensuite que quelques-uns

au moins se retrouvent exactement dans les noms actuels : tels sont, par exemple *Capetalcol* (Chaptal-kul), *Zilan* (Tchilan), *Sarc* (Sai-arik), *Canbasci* (Kumbach) ¹.

À l'est de la Kachgarie proprement dite, c'est-à-dire de la ^{p.687} plaine étroite, qui s'étend au-dessous du rebord oriental des grands plateaux de Pamir, commence une vaste région désolée, le *Gobi*, « plaine sans eau », des Mongols, le *Chamo*, « fleuve de sable », des Chinois. Ce désert ne laisse aux caravanes que deux grandes routes pour aller de Yarkand au Catay, c'est-à-dire en Chine. L'une, peu connue et aujourd'hui, ce semble, peu fréquentée, longerait le bord méridional du désert et pénétrerait en Chine par le Tibet ; l'autre suit le bord septentrional, en passant par les oasis d'Aksou, Koutcha, Kourla, Tourfan, Khamil ou Hami, et franchit le désert au sud de Hami, où sa largeur est la moins grande. C'est la seconde voie que Benoît de Goès a prise en 1604.

Pour se rendre à Aksou, qui est à environ 360 kilomètres N.-E. de Yarkand, la caravane paraît avoir coupé l'angle nord-ouest du désert, en laissant la ville de Kachgar sur sa gauche et profitant des oasis encore assez nombreuses dans cette partie. À propos du désert, notre voyageur observe qu'on l'appelait *Caracathai* (Kara-Katay),

« ce qui veut dire terre noire des Catayens ; et cela parce qu'on dit que les Catayens y ont longtemps demeuré.

En effet, le désert Gobi, avec les grandes oasis qui le bordent au nord, et même la Kachgarie, se sont trouvés, à différentes époques, englobés dans l'immense empire de Catay ou de la Chine. Notamment, pendant toute la seconde moitié du septième siècle de notre ère et la première

¹ Pour cette partie du voyage de Goès et la suite jusqu'à *Camul*, comparez l'itinéraire de Yarkand à Péking, publié par M. Shaw, dans les *Proceedings of the R. G. S.*, 1872, vol. XVI, n° 3, pp. 249-250 ; *Ost-Turkestan und das Pamir-Plateau*, d'après Forsyth, dans Petermann, l. 1., pp. 71-75 (informations jusqu'à Tourfan seulement) ; Ujfalvy, *Voyage du capitaine Kourapatkine en Kachgarie*, de Kachgar à Kourla, en 1876 ([Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 1877, t. XIII, pp. 656-659](#)) ; Kourapatkine, *Les confins anglo-russes dans l'Asie centrale, Étude sur la Kachgarie*, traduit par le capitaine Marchand, Paris, 1879, pp. 95-107. Ce dernier ouvrage ne contient, en fait de renseignements géographiques, que des noms de localités et de provinces ; il s'occupe

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

moitié du huitième, des garnisons chinoises étaient établies dans les districts de *Tourfan*, de *Ku-tse* (Koutcha), d'*Aksou*, de *Sou-le* (Kachgar), d'*Irguen* (Yarkand), de *Yu-tien* (Khotan), pour tenir en respect les hordes turques qui sans cesse menaçaient les frontières septentrionales du « Royaume céleste » ¹.

Lorsque Benoît de Goès vint à Aksou, cette ville était nominalement gouvernée par un neveu du roi de Kachgar, âgé seulement de douze ans. Le Frère ayant été appelé devant le jeune prince

« lui offrit des présents d'enfant, à savoir, du sucre et autres choses semblables. Il fut humainement reçu de lui, et ^{p.688} pour ce qu'il se faisait une danse solennelle en sa présence, le roi pria notre Frère de danser à la façon de sa nation. Ce qu'il fit afin de ne sembler avoir refusé au roi une chose de si peu d'importance.

Goès dut aussi rendre visite, toujours avec des présents, à la mère et au gouverneur de l'enfant, qui administraient les affaires en son nom : puis il reprit sa route vers l'orient.

Après après avoir passé à *Oitograch* (Oi-toghrak), nom qui rappelle les peupliers (*toghrak*), si communs dans le Turkestan oriental, puis *Gazo*, *Casciani*, *Dellai* (Daulat), *Saregabedâl*, *Ugan* (nom d'un affluent septentrional de la rivière de Kachgar ou Tarim), on s'arrêta à la « petite ville » de *Cucia* (Koutcha).

Durant la longue halte d'un mois qui fut nécessaire pour refaire les chevaux de la caravane, Goès n'eut pas peu à souffrir des « prêtres » musulmans. Tantôt ils prétendaient l'astreindre à leur jeûne du Ramadan, au moins pour lui extorquer une amende à titre de dispense, tantôt ils voulaient le forcer à aller prier dans leur mosquée.

surtout de l'organisation politique et militaire de l'empire, maintenant ruiné, de Yakoub-bek, qui recevait en 1873 l'ambassade de sir Forsyth.

¹ [Ant. Gaubil, S. J. Abrégé de l'histoire chinoise de la dynastie des Tang \(Mémoires concernant les Chinois, t. XV et XVI\)](#) ; Abel-Rémusat, Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident, 1818, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVIII, p. 60 s.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

De Koutcha on arriva vingt-cinq jours à *Cialis*, « ville petite mais très forte ». Nous croyons, avec le père Gaubil, avec De Guignes et d'Anville ¹, que Tchalis doit être cherchée dans la province de Karachar ou de Kourla, située presque à mi-chemin entre Koutcha et Tourfan, et que les Chinois de la période des Thang (VII^e et VIII^e siècles après J.-C.) appelaient *Yen-ki*. Le père Gaubil trouve vers le sud du pays *Yen-ki* une ville du nom de *Kou-li* ; on peut conjecturer avec lui que c'est la même que *Cialis*. De plus, *Cialis* ou *Kou-li* nous paraît devoir être identifié avec *Kourla*, qui est aujourd'hui, et a dû être toujours, vu sa position, la ville la plus importante de la province.

« Un fils naturel du roi de Cascar gouvernait cette région, lequel entendant que notre Frère et ses compagnons faisaient profession d'une autre loi (religion), commença à l'épouvanter, assurant que tenant une autre loi, il avait été trop hardi d'entrer en cette province. Car il avait le pouvoir de lui ôter la vie et ^{p.689} ses moyens (biens). Mais ayant lu les patentes du roi de Kachgar il s'apaisa, et après avoir reçu quelques présents fut aussi ami des nôtres.

Cependant, une nuit, le prince envoya au Frère un cheval avec l'ordre de se rendre immédiatement au palais. Une pareille invitation, à cette heure, ne paraissait présager rien de bon, et Goès, en la suivant, se préparait déjà à la mort. Mais il était simplement appelé à prendre part à une discussion que le bek venait d'engager avec des docteurs de sa propre religion.

« Benoît, donc, étant entré dans le palais, reçut commandement de disputer avec les docteurs de la secte mahométane ; et inspiré de Celui qui a dit : *On vous donnera*

¹ [Gaubil, o. l., t. XV, pp. 404-405](#) ; De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, 1^e part. » p. XXVIII ; d'Anville, *Mémoire sur l'ancienne géographie de l'Inde*, p. 226. Le père Gaubil se trompe en identifiant le *Yu-tien* des Chinois avec *Irguen*, *Hiar. chan* de Goès ; *Yu-tien* est Khotan, comme l'a montré Abel-Rémusat. Celui-ci, de son côté, commet plusieurs identifications qui paraissent inexactes, par exemple, celle de *Yen-ki* avec Yarkand (l. l.)

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

à cette heure-là de quoi parler ¹, il confirma la vérité de la loi chrétienne avec des raisons si convenables, qu'ils demeurèrent tous honteusement muets et confus. Le roitelet défendait toujours notre Frère, approuvant tout ce qu'il disait. Finalement, il (le prince) conclut que les chrétiens étaient vrais *misermans*, c'est-à-dire fidèles, et ajouta aussi que ses ancêtres avaient fait profession de la même loi.

Cette assertion n'a rien d'étonnant ; car on sait que le christianisme a pénétré plusieurs fois, durant le moyen âge, parmi les tribus turques et tartares, et Marc Pol, au XIII^e siècle, constate expressément que, dans la contrée de Gascar, il y a « maint chrestiens nestorins qui ont leur église ² ».

Goès se vit obligé de faire encore une longue station à Tchalis. Pendant ce temps il vint en cette ville une caravane de retour du Catay. Elle fournit au Frère la première preuve de l'identité du Catay et de la Chine. Les marchands de cette caravane, déguisés eux aussi en ambassadeurs, avaient pénétré dans la « capitale du Catay », comme ils s'exprimaient, l'année 1601. Or, en les questionnant sur cette ville, Goès apprit qu'ils avaient demeuré près de trois mois avec le père Matthieu Ricci et ses confrères, dans la maison réservée aux ambassadeurs étrangers. Il est vrai qu'ils ignoraient les noms européens des missionnaires, mais ils décrivaient assez bien leur physionomie ; ils racontaient que ces prêtres chrétiens avaient offert en présent au roi de Catay des horloges, des instruments de musique, des ^{p.690} images peintes, et d'autres objets d'Europe (ce qui était exact). Enfin, ils montraient un morceau de papier, couvert de quelques mots portugais, qu'ils prétendirent avoir ramassé parmi les balayures de la chambre des Pères. Tout cela convainquit notre voyageur

¹ Matth., X, 19.

² [Le livre de Marc Pol, édition G. Pauthier, Paris 1865, p. 135.](#)

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

« que le Catay ne différait du royaume de Chine que par le nom, et que la ville royale appelée Cambalù par les Sarrasins (les mahométans), était Pékin.

Il savait déjà, par les lettres reçues dans l'Inde avant son départ, que le père Ricci, qui prêchait l'Évangile dans les provinces de la Chine depuis 1583, cherchait pour lors à pénétrer dans la capitale ¹.

Après cette heureuse rencontre, Benoît, laissant le gros de la caravane à Tchalis, partit avec son fidèle Isaac et seulement un petit nombre d'autres compagnons. Il arriva, en vingt jours, à *Puciàn*, qu'on pourra identifier avec *Patchan* ou *Pidjan*, en admettant une légère transposition dans l'itinéraire ; car *Pidjan* est déjà à l'est de Tourfan, où le père Ricci fait arriver Benoît un peu plus tard. Quoi qu'il en soit, à *Turphàn* (Tourfan), « ville fortifiée », Goès s'arrête un mois, puis il passe à *Aramuth* (?), enfin à *Camul* (Khamil ou Hami), autre place fortifiée et limite du « royaume » de Tchalis du côté de l'est. D'après Guerreiro, la petite caravane arriva dans cette dernière ville le 17 octobre 1605. Profitant du bon accueil qui lui était fait à Khamil, comme, d'ailleurs, dans toute l'étendue de ce royaume de Tchalis, elle prit encore un mois pour se reposer.

Il ne restait plus qu'une étape pour atteindre le Catay, et ce devait être une des plus courtes, mais non la moins pénible ni la moins périlleuse. C'est à Khamil que les caravanes de l'Occident changent leur route et tournent au sud pour franchir le grand désert qui seul les sépare encore de la Chine. Le grand ennui de cette traversée, ce sont les Tartares. Comme le dit notre Relation,

« toute la contrée comprise entre le pays de *Cialis* et l'empire de Chine est mal famée par suite des incursions des Tartares. Aussi, les marchands n'y passent qu'avec les plus grandes précautions ; car, le jour, ils vont en ^{p.691} reconnaissance sur les hauteurs pour s'assurer s'il n'y a pas quelque bande de

¹ Le père Ricci parle de sa rencontre avec ces ambassadeurs marchands, qui le confirmèrent dans sa conviction de l'identité du Catay et de la Chine, apud [Trigault, I, IV, c. XIII, pp. 419-420](#), édit. 1615.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Tartares en campagne ; et lorsqu'ils jugent que le chemin est sûr, ils continuent de marcher la nuit à la faveur des ténèbres et en silence.

La caravane rencontra sur sa route les cadavres de plusieurs mahométans qui avaient été misérablement massacrés pour avoir osé s'aventurer seuls dans ces parages. Cependant on apprit au Frère que les Tartares tuaient rarement les indigènes habitant le pays même, parce que, suivant leur propre expression, c'étaient là « leurs esclaves et leurs pasteurs », chez qui ils se pourvoyaient, à leur manière, de moutons et de bœufs. Au sujet des mœurs de ces Tartares, Goès observe encore

« qu'ils ne mangent aucun froment, ni riz ou autre légume, disant que cela est pâture de chevaux et non d'hommes. Ils ont donc accoutumé de vivre de seule chair, et n'abhorrent pas même celle des chevaux, mulets et chameaux ; et néanmoins le bruit est qu'ils vivent fort longuement et excèdent pour la plupart une vieillesse de cent années.

Enfin, neuf jours après avoir quitté *Camul*, notre voyageur arriva au pied de la Grande muraille de Chine près de *Chiaicuon* (Kia-yu-koan). D'après les jésuites français qui levèrent la carte de la Grande muraille en 1708, Kia-yu-koan est un fort défendant l'extrémité occidentale de ce fameux rempart ¹.

¹ Les pères Régis et Jartoux, qui levèrent cette carte avec le père Bouvet, donnent à Kia-yu-koan la latitude de 39° 49' 20", et 17° 56' de longitude ouest de Pékin (qui est à 114° 8' est de Paris). Les pères Fridelli et Jartoux, jésuites, et le père Bonjour, augustin, qui firent la carte de Tartarie en 1711, repassèrent à Kia-yu-koan, où ils observèrent de nouveau : ils trouvèrent la même latitude qu'en 1708 et 18° environ pour la longitude ouest de Pékin. Ils allèrent aussi à Hami ou Khamil (*Camul* de Goès) : ils déterminèrent la latitude de cette ville à 42° 53' 20", sa longitude à 22° 32' ouest de Pékin. Ils avaient mesuré avec soin sur le terrain la distance de Kia-yu-koan à Hami : elle fut trouvée de 970 lis (535 kilomètres). Nous avons emprunté ces détails à un travail inédit du père Gaubil envoyé en France de Pékin en novembre 1728. De nos jours, en 1875, une expédition russe, sous le commandement du colonel Sossnowsky, a refait la route de Sou-tcheou et Kia-yu-koan à Khamil. Ses observations, d'après l'itinéraire donné sur une carte de Petermann (*Mittheil.*, 1876, carte 1), ont confirmé à peu près les latitudes trouvées par les missionnaires. Les longitudes diffèrent beaucoup plus (de 2° environ) ; celles des missionnaires étaient fondées principalement sur la mesure des distances ; cette méthode, qui ne pouvait donner qu'une approximation relative, était presque seule praticable dans les circonstances où les Pères se trouvaient, comme le fait remarquer le père Régis, dans la préface de la *Description de la Chine* du père du Halde.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

À Kia-yu-koan, Goès dut attendre pendant vingt-cinq jours la permission du vice-roi de la province de Chen-si avant de ^{p.692} pouvoir passer la Grande muraille. Finalement admis sur le sol de la Chine, il atteignit en un jour de marche la ville de *Socieu* (Sou-tcheou), vers la fin de l'année 1605.

Le Frère était arrivé au terme de sa longue pérégrination. Tout ce qu'il vit et entendit à Sou-tcheou confirma les preuves qu'il avait déjà recueillies de l'identité du *Catay* et de la Chine.

À Sou-tcheou même, les mahométans, qui avaient dans la ville leur quartier séparé, ne désignaient leurs voisins chinois que sous le nom de *Catayens*. Ainsi donc se trouvait définitivement résolu le problème qu'il avait poursuivi, comme le dit un de ses historiens,

« au prix de tant de fatigues, par un voyage si extraordinaire et si périlleux, et sous la seule impulsion de l'amour de Dieu, de la sainte obéissance et du désir de découvrir une chrétienté si lointaine ¹.

À Sou-tcheou, comme à Tchalis, Goès rencontra des marchands mahométans qui revenaient de la « ville royale du Catay » et reçut d'eux la confirmation de la présence des prêtres européens dans cette ville. Aussitôt il chercha les moyens de faire savoir son arrivée au père Ricci. Celui-ci, de son côté, connaissait par ses confrères de l'Inde la mission confiée au Frère, et ne manquait pas de s'enquérir du voyageur chrétien auprès des étrangers qui arrivaient chaque année à Pékin mais il n'avait pu rien apprendre de positif à cette source.

Une première lettre de Goès, confiée à des Chinois, n'arriva pas à destination ; une seconde, écrite vers Pâques de l'année 1606, ne parvint au père Ricci que vers le milieu du mois de novembre. Le missionnaire fit partir aussitôt pour Sou-tcheou un de ses disciples chinois, Jean Fernandez, qui venait d'être admis dans la Compagnie de Jésus, et un autre Chinois néophyte, avec charge de conduire le Frère à Pékin.

¹ [F. Guerreiro, *Relaçãm...* de 1607-1608](#), fol. 24 verso.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

Jean Fernandez quitta la capitale le 11 décembre, au milieu des rigueurs de l'hiver ; il ne put atteindre Sou-tcheou que sur la fin de mars 1607. Pendant ce temps, Benoît de Goès subissait une sorte de captivité fort pénible. Confiné dans le quartier des étrangers, au milieu des marchands mahométans, « il souffrit plus, à Sou-tcheou, de cet entourage incommode, qu'il ^{p.693} n'avait fait pendant tout le reste du voyage. » La prétendue ambassade dont il était membre arriva six mois après lui à Sou-tcheou, mais elle ne pouvait repartir pour Pékin que dans deux ans. Notre pauvre voyageur finit par tomber gravement malade, et il était à l'extrémité quand Fernandez arriva. La Providence sembla n'avoir prolongé sa vie que pour lui donner la consolation d'entretenir un de ses frères avant de mourir. La nuit qui précéda la venue de l'envoyé du père Ricci, Benoît eut le pressentiment,

« on ne sait si c'est par songe où par vision, dit le père Trigault, que le lendemain il arriverait un des nôtres de Péquin. À cause de quoi il avait donné charge à son compagnon arménien d'aller au marché pour acheter je ne sais quelle chose, afin de la départir aux pauvres, priant Dieu que ce songe ne trompât son espérance. L'Arménien étant au marché, reçut avis de quelqu'un qu'il y avait un des *nôtres* arrivé de Péquin, et lui fut montré Jean Ferdinand, lequel suivant l'Arménien salua notre frère Benoît en langage portugais.

Ce fut, dit une autre relation, « comme si un ange du ciel avait apparu aux yeux du moribond ». Fernandez lui présenta les lettres du père Ricci,

« Benoît les prit, et les élevant en haut, rempli de consolation et de larmes, commença à chanter le cantique *Nunc dimittis*... Il lut en après les lettres et les tint toute cette nuit-là sur sa poitrine.

Le bon Frère était heureux, parce qu'il ne manquait plus rien à l'accomplissement de la mission que l'obéissance lui avait confiée. Il écouta encore avec un vif intérêt les nouvelles que Jean Fernandez lui donna des missionnaires de Chine et des succès de leur apostolat. Puis

il ne songea plus qu'à sanctifier ses derniers instants. Il expira doucement le 11 avril 1607.

On soupçonna les mahométans venus avec lui de Yarkand de l'avoir empoisonné. Du moins, ils n'attendirent pas que son cadavre fût refroidi pour s'emparer de tout ce qui lui appartenait. Avant tout ils se jetèrent sur le journal de voyage où le Frère avait noté en détail jour par jour, tous les incidents de l'expédition. C'est que le même livret contenait aussi la reconnaissance des prêts que Benoît avait faits à plusieurs d'entre eux pendant le voyage. Pour détruire la preuve de leurs dettes, ils mirent les feuillets en pièces. Jean Fernandez et Isaac p.694 l'Arménien furent impuissants devant le nombre et la violence. Comprenant fort bien que le journal de ce mémorable voyage était la portion la plus précieuse de l'héritage de Goès ¹, ils firent de leur mieux pour le sauver ; mais, comme nous l'avons déjà vu, ils ne purent qu'en ramasser des lambeaux. Ils recueillirent encore quelques autres débris dédaignés par la rapacité des musulmans : de ce nombre était une croix que Benoît portait toujours sur sa poitrine, un papier sur lequel il avait écrit de sa main ses vœux de religieux, les instructions qu'on lui avait données à son départ de l'Inde, des lettres que l'archevêque de Goa, Alexis de Menezès, et le père Jérôme Xavier lui avaient remises pour les Pères de Pékin, dans la prévision que du *Catay* il passerait en Chine, enfin trois pièces fort curieuses, les passe-ports délivrés au frère par les rois de Kachgar, de Khotan et de Tchalis. Tous ces objets furent portés à Pékin au père Ricci, qui les reçut avec respect et les conserva religieusement, les uns comme des souvenirs et des preuves de cette remarquable expédition, les autres comme de pieuses reliques.

Le savant missionnaire était plus capable que personne d'apprécier la grandeur de l'œuvre accomplie par Benoît de Goès, et il a montré combien il l'appréciait, en effet, par les peines qu'il s'est données pour recomposer les lambeaux du journal. Ce qu'il entendit ensuite raconter par Isaac et Jean Fernandez ne put qu'ajouter un sentiment de profonde vénération à l'admiration que lui avait d'abord inspirée son

¹ Guerreiro, o. l., fol. 26 v.- 27 ; [Trigault, p. 566](#).

humble confrère. Peu de temps avant sa mort, Benoît exprimait son regret d'être privé des sacrements de l'Église :

« Il y a tant d'années, dit-il, que je n'ai pu purifier mon âme par la confession, et voilà que je meurs sans cette consolation. Mais, par la grâce de Dieu, ma conscience ne me reproche rien de grave dans ces cinq dernières années.

Ce n'était pas de la présomption ; cette pureté de cœur héroïque se comprend avec les soins qu'il employait à la garder. Ainsi, au milieu même des fatigues et des tracas de son long voyage, chaque année, aux approches de Pâques, il se recueillait durant plusieurs jours pour faire les exercices spirituels de saint Ignace, et il se tenait pendant tout ce temps ^{p.695} retiré à l'écart de ses compagnons, qui le regardaient avec une respectueuse stupeur ¹.

Le dévouement du brave Arménien qui accompagna Goès de Lahore à Sou-tcheou, demande qu'à l'exemple des pères Ricci et Guerreiro, nous racontions brièvement ce qui lui arriva après la mort du Frère. Sa position fut d'abord très critique. Après avoir pillé son maître, les marchands mahométans le jetèrent dans les fers, prétendant lui faire renier sa foi. Jean Fernandez ne négligea rien pour le tirer de leurs griffes ; mais ce ne fut qu'après cinq mois d'un coûteux et fatigant procès que la charité de l'un et la constance de l'autre trouvèrent leur récompense. Tous deux enfin purent partir pour Pékin, où Isaac fut reçu comme un frère par le père Ricci et les autres jésuites. Ils gardèrent le bon Arménien chez eux pendant un mois, lui faisant raconter tous les détails du grand voyage autant que le permettait sa connaissance, malheureusement fort imparfaite, du portugais. Puis on l'envoya à Macao d'où il s'embarqua pour Malacca. Sur le point de toucher au terme, le navire qui le portait fut saisi par des Hollandais. Maltraité d'abord, le pauvre voyageur devint l'objet des attentions du capitaine des ennemis, quand celui-ci apprit quelle expédition il venait

¹ Guerreiro, o. l., fol. 27.

Benoît de Goès

missionnaire voyageur dans l'Asie centrale (1603-1607)

d'achever. Il dut répéter à nouveau ses récits ; le capitaine en faisait à mesure écrire la traduction ¹.

Après cela, on le conduisit à Malacca où les jésuites lui fournirent les moyens de retourner dans l'Inde septentrionale. Enfin il termina ses pérégrinations en s'établissant dans la ville de Tchaoul près de Bombay, où il vivait encore quand le père Trigault publia sa Relation.

@

¹ [Guerreiro, o. l., fol. 27 verso.](#)